

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 61 (1957)

**Artikel:** La caverne : nouvelle en patois des Clos-du-Doubs  
**Autor:** Surdez, Jules  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-558728>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 18.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# La caverne

## Nouvelle en patois des Clos-du-Doubs

par JULES SURDEZ, Dr h. c.

Les rochers des Clos-du-Doubs sont troués à leur base de nombre de pertuis dont les orifices permettent à peine à un renard ou à un loup-cervier de s'y introduire. Les gens des côtes, tous braconniers autrefois, plaçaient des traquenards devant ces ouvertures pour y assommer ces animaux sans trop endommager leurs peaux.

Dans la Combe-aux-Chiens, au pied de la Roche-aux-Chouettes, on voyait un de ces trous assez grand pour qu'un loup ou un ours puisse y entrer. Les vieillards disaient que l'année du Cher temps un ramoneur, qui y avait pénétré, était parvenu, quelque trois cents pieds plus loin, dans une caverne aussi haute qu'une église, de la longueur et de la largeur de la Grande Cave, à Berne. Bien des gens, depuis lors, qui avaient essayé de se glisser dedans, furent arrêtés par un éboulis avant d'arriver dans cette chambre de pierre.

Il y avait, devant la Baume, un très gros monceau de débris divers, recouvert d'épaisses broussailles, qui s'était peu à peu formé, durant des centaines d'années sûrement, avec tout ce qu'avaient quotidiennement jeté là les gens encore sauvages ayant habité cet antre.

Depuis quelque temps, des savants de la Ville ont procédé à des fouilles dans ce « murgier ». Ils y ont découvert des ossements d'ours, de cerfs, de grands animaux (qui ne vivent plus de nos jours dans nos parages), des pendants d'oreilles en os, des hameçons en dents de poissons, des morceaux de vaisselle d'argile, des hachettes en pierre.

L'année du Cher temps, aucun être humain ne demeurait plus depuis longtemps dans la Baume de la Combe-aux-Chiens. Des camps volants s'y trouvaient de temps à autre, durant la belle saison, et des « magnins », au « premier ou au dernier temps ». Lorsque les « Hérissons » du Parpaillot les apercevaient, du sommet de la Roche-aux-Chouettes, ils ne manquaient jamais de crier aux femmes, restées au village, (comme au temps des anciennes guerres) : « Sauve ! sauve ! Jean-Jacques, voici les Sarrasins ! » Ces « camps volants » ne

véyes dyieres): «Sâve ! sâve ! Djeain-Djaïtyes, voici les Sairraisins »<sup>19</sup>. Ces caimps-voulaints ne tiuînt pe cman ces di véye temps mains èls allînt tchaitmiânè et lairrenè dains totes les mâjons et chutot dains les mès<sup>20</sup> des côtes di Doubs.

Des copous, des bracouennies, des tchairbouennies, des tchâfouennies des contrebandies, se veniînt aïtot aissôtè<sup>21</sup> et aivrissie dains les petétes bâmes. Es y fesînt di fue po tieûre lai sope, o des pommates et des ôjés, dôs les ceindres. Es y péssînt des fois lai neût. Les afaints que raimessînt des yemaices<sup>22</sup>, que tieuïllînt des mouechirons<sup>23</sup>, des blues, des ambres, des moures, des fraises, des guenats<sup>24</sup>, s'y allînt reposè, y nonnînt, y djôtînt enne boussèe.

Els aivînt des fois les idées de s'enfelè dains ïn petchus o l'âtre po allè vouere dains lai bâme. Vôs se musès prou que piepe un de yos se ne vâgué djemaïs de le faire. Tiu saît, non pétes<sup>25</sup>, s'è ne s'y teniaît pe encoué ïn oué, ïn loup, enne vouivre o enne âtre métchainne bête ? Enne tchôse chure, c'ât qu'è y aivaît quâsi aidé enne pére de renaïds qu'aivînt des fois des djuenes<sup>26</sup>. C'en était prou po yôs faire ai pavou.

Devés-dechus de lai Roitche-és-Tchuattes, emmé ïn repiait<sup>27</sup> que resannaît an enne feuille de troiye, était baïti le velaidge des Heurons. Cés-ci, quâsi tus des paysains, éyevînt des tchevâx et chutot des roudges-bêtes<sup>28</sup>. Les toits de yôte cînquantaïnne de majons étînt ai pô prés tus ticeuvies en étrain. E n'y aivaît dière que cés de lai fouerdge, de lai tiure et de la ribe qu'aivînt des échannes. Le toit di petét môtie était ticeuvie de lèves<sup>29</sup>. Les pus véyes mâjons aivînt de l'étrain pendaïnne que les épis étînt don en aivâ et en defœûs. D'âtres étînt ticeuvies an lai piaintchatte : le gros bout était en aivâ, le petét en aimont et en dedains.

Le repiait aivaît trâs sens pôses chus d'encoué prou hâts baincs de roitches, des sens de bije, de médi et d'ouere. De lai sens de mie-neût<sup>30</sup>, des bainçons sôteniînt ïn grôs repiait cetu des ticeumaïnnes. Lai terre était bouenne se ce n'ât enne petéte noue<sup>31</sup>, qu'è n'yi crâchaît que di foin de seigne<sup>32</sup>, et le graitteri<sup>33</sup> di hât d'ïn peû<sup>34</sup>, qu'an n'yi voyaît que di poi et des mouéres de tchîns<sup>35</sup>.

Cman que le ruaidge<sup>36</sup> de lai tchœumenâtê di Pairpeuillat djoutaît lai Fraitche-Comtê, les dgens, paidé, se mâssiînt ïn pô tus de faire de lai contrebande. Cman qu'è y aivaît, tot â di toué, d'épâsses et hâtes djoux, des pétures brossenouses, et des raindgies<sup>37</sup> sains fin, le dgibie de poi et de pieume ne mainquaît pe (et les bracouennies non pus) tchie les Heurons, et aïtot tchie les Foïyîns<sup>38</sup> di velaidge véjîn de lai Retenue. Selon l'ouere que tiraît<sup>39</sup>, en diaît des énoubyes (des nues traquées en Suisse o bîn en France) : « Les énoubyes veniant à touba(c) ».. o bîn : « Les énoubyes<sup>40</sup> vaint an lai sâ. »<sup>41</sup>

Les dgens des doux velaidges étînt tus ïn pô parents. Es se conveniînt aïche bîn que les dieche doigts des doues mains. Es se ne

tuaiement pas comme ceux d'antan, mais ils allaient quémander et lar-ronner dans toutes les maisons, notamment dans les métairies des côtes du Doubs. Des bûcherons, des braconniers, des charbonniers, des chaufourniers, des contrebandiers venaient aussi s'abriter du vent ou de la pluie dans les petites baumes. Ils y faisaient du feu pour cuire la soupe, ou des pommes de terre et des oiseaux sous la cendre. Ils y passaient parfois la nuit. Les enfants qui ramassaient des escar-gots, qui cueillaient des champignons, des myrtilles, des framboises, des mûres, des fraises, des baies de viorne, allaient s'y reposer, y goûter, y folâtrer un moment.

Ils avaient quelquefois envie de se glisser dans un pertuis ou l'autre pour aller examiner l'intérieur de la baume. Vous pensez bien qu'aucun d'eux ne s'y hasarda jamais. Qui sait, n'est-ce pas, s'il ne s'y tenait pas encore un ours, un loup, une vouivre ou quelque autre mauvaise bête ? Une chose certaine, c'est qu'il y avait presque tou-jours un couple de renards ayant parfois des renardeaux. Il n'en fallait pas plus pour les effrayer.

Au-dessus de la Roche-aux-Chouettes, au milieu d'un replat ressemblant à une feuille de trèfle, était bâti le village des « Héris-sons ». Ceux-ci, presque tous des paysans, élevaient des chevaux et surtout des « rouges bêtes ». Les toits de leur cinquantaine d'habita-tions étaient généralement couverts en paille. Il n'y avait guère que ceux de la forge, de la cure et du pressoir qui fussent couverts en bardeaux. Le toit de la petite église était chargé de dalles nacrées. Les plus anciennes maisons étaient couvertes en « paille pendante » dont les épis se trouvaient en bas et partant à l'extérieur. D'autres avaient la paille disposée « à la planchette » : la partie inférieure des tiges était placée « en aval » et les épis « en amont » et cachés.

Le replat avait trois bords assis sur des bancs de rochers assez élevés, des côtés de bise, de midi et de vent. Du côté de minuit, de petits bancs soutenaient un grand replat, celui du pâturage communal. La terre était bonne à l'exception d'une petite « noue » où ne crois-sait que du foin de « sagne », et le « graitteri » du haut d'un « peû », où l'on ne voyait « que du poil et des museaux de chiens ».

Comme le réage de la communauté du Parpaillot jouxtait la Franche-Comté, les gens, parbleu, étaient tous quelque peu contre-bandiers. Comme il y avait, tout autour, d'épaisses joux de haute futaie, des pâtures broussailleuses et des haies interminables, le gibier de poil et de plume ne faisait pas défaut (et les braconniers non plus) chez les Hérissons ou chez les Fouines, du village voisin de la Retenue. Selon le vent qui soufflait, on disait des « énoubyes » (des nuages chassés vers la Suisse ou vers la France) : « Les « énoubyes » viennent au tabac »... ou bien : « Les « énoubyes » vont au sel ».

Les gens des deux villages étaient presque tous apparentés. Ils s'entendaient aussi bien que les dix doigts des deux mains. Ils ne se

mairiint qu'entre yos, les bouebes d'in velaidge d'aivô les baïchates de l'âtre.

\* \* \*

Que çan sait aivâ les Heurons di Pairpeuillat o bin les Foyïns de lai Retenue, ès ne saivint vouere des dgens étraindges dains yôte velaidge. Es les houssint <sup>42</sup>, yôs beillint lai pâle â tiu. Es n'airint piepe semonju <sup>43</sup> és aimœunies de yôs baïjie le derrie. Ce n'ât pe yos que yôs airint â moins dit, cman nos véyes dgens : « Due vôs reconduje ! » o « Due vôs aissiste ! » Nom de de lai ! èls ailouxint <sup>44</sup> yos tchïns de voidge de contre yos. Les afaints les caillolint. Les dgens des âtres yues ne pouéyint pe trovè de lœudgements ne â Pairpeuillat, ne an lai Retenue. Les Heurons et les Foyïns étint cman le crâmeil, que môtre les dents aichetôt qu'an entre dains lai tieûjenne.

Ces que piédint in vâlat o enne servainte étint tot comptant aivetchis de ne les pe voidgè trop longtemps, po qu'ès ne feuchint pe fouéchie de dépôsè yôs paipies dains lai ticœumenâtè. Els airint pouéyu, non pétes, tchoir an sai tchaïrdge, s'ès tchoiyint malaites, o s'ès veniint trop véyes. Les piédous et les piédies <sup>45</sup> fâtifs voyiint di pays <sup>46</sup>. Ces-ci se voyiint reboussès pès que le tchioni <sup>47</sup> d'enne nièe de tyïnze létans. (An ne sairait runnè les poueres dgens mains an les peut faire ai puerè). An reciaît meux les ôjés d'herbâ que ne faint que de péssè : maignïns, tchétrous de poues, de belïns, de tchïns, de tchait, raiyous d'aïjements de tiere, peingnous de tchainne.

E y airrivé enne annèe qu'è y eut paitchot enne aivâlèe <sup>48</sup> de foin, cman qu'an n'en aivaît encoué djemaïs vu. Le tchâd-temps, è n'yi veniét pe quâsi de soillous dâs l'Aidjoue. Cman que lai fouinnéjon était aivu aittairdgie, èls étint demouérès dains les bés. (Les hâts <sup>49</sup> s'en tirerint cman qu'ès pouérrint).

Le mère di Pairpeuillat, le véye Pairpi, feut aïje de pouyéè piédie in djuene Vadais, le bé Guizi, d'enne vingtainne d'annèes, qu'aivaît bin de lai reveniaince. Ce n'était pe un de ces soitchirons o de ces sacouennés di Vâ Trebi que n'aint pe de krafe, mains in bouebe des pus robuchtes, de bouenne écoute, et de bouenne commainde <sup>50</sup>. E vôs vœulaît soiyie, sains débouenè et sains dédjindre <sup>51</sup>, dâs lai pitiatte di djoué an lai roue de lai neût <sup>52</sup>. Le véye Pairpi, çoli ne se demande pe, voidjé encoué le bé Vadais po moichenè. Se vôs aivïns vu le Guizi ensoiyie et enrouetchie lai dgierbe. E ne demouéraît, po lai loiyie, dren pus longtemps chus enne dgierbe que le pou chus lai dgerenne. E soiyaît aiche bin d'aivô le voulain que d'aivô lai fâx. Aidon, an n'écouaît pe encoué an lai mécanique ai brais o ai tchevâx. An djoiyéchaît le syin, ai tchaipyie et baïttaint, po écoute le biè, et po lai foue grainne — l'avouenne, l'ouerdge — an ainmaît meux écoute à souetat <sup>53</sup>. Cman que le djuene Vadais était churement in bon écôssou, le Mère di Pairpeuillat le voidgé djunque en herbâ. Le bé Guizi se

mariaient qu'entre eux, les gars d'un village, avec les jeunes filles de l'autre.

\* \* \*

Que ce fussent les Hérissons du Parpaillot ou les Fouines de la Retenue, ils ne pouvaient supporter des étrangers dans leur village. Ils les « houssaient », leur flanquaient la pelle au séant. Ils n'auraient même pas offert aux mendiants de leur baiser le derrière. Ce ne sont pas eux qui leur eussent du moins dit, comme nos vieilles gens : « Dieu vous reconduise » ! ou « Dieu vous assiste » ! « Nom de de là » ! ils excitaient leurs chiens de garde contre eux. Les enfants les lapidaient. Les gens des autres lieux ne pouvaient point trouver de logements, ni au Parpaillot, ni à la Retenue. Les Hérissons et les Fouines imitaient la crémaillère qui montre les dents aussitôt qu'on entre dans la cuisine.

Ceux qui engageaient un valet ou une servante étaient immédiatement avertis de ne pas les garder trop longtemps, afin qu'ils ne fussent pas contraints de déposer leurs « papiers » dans la communauté. Ils eussent pu, n'est-ce pas, tomber ensuite à sa charge, s'ils devenaient malades ou trop âgés. Les maîtres et les domestiques fautifs étaient alors malmenés. Ces derniers se voyaient encore plus repoussés que le « tchioni » d'une nichée de quinze porcelets. (On ne saurait ruiner les pauvres gens mais on peut les faire pleurer). On accueillait mieux les oiseaux d'automne : « magnins », châteurs de porcs, de béliers, de chiens, de chats, réparateurs de vaisselle, peigneurs de chanvre.

Il vint une année où il y eut partout une « avalée » de foin, comme on n'en avait encore jamais vu. Au temps chaud, on ne vit arriver que très peu de faucheurs ajoulots. Comme la fenaison était retardée partout, ils étaient demeurés dans la plaine. (La Montagne se tirerait d'affaire comme elle le pourrait).

Le maire du Parpaillot, le vieux Pairpi, fut aise de pouvoir engager un jeune Vâdais, le beau Guizi, âgé d'une vingtaine d'années, à la physionomie des plus revenantes. Ce n'était pas un de ces êtres secs et maigrelets du Val Terbi qui ne sont pas vigoureux mais un gars des plus robustes, « de bonne écoute et de bonne commande ». Il voulait vous faucher, sans « déborder et sans déjoindre », depuis la piquette du jour à la tombée de la nuit. Le vieux Pairpi, vous le devinez, garda encore le beau Vâdais pour moissonner. Il eût fallu que vous vissiez le Guizi allonger le lien de bois avec de la paille, puis lier la gerbe sur laquelle il ne restait pas plus longtemps que le coq sur la poule. Il fauchait aussi bien avec la faucille qu'avec la faux. En ce temps-là, on ne battait pas encore les céréales avec la machine à bras ou à chevaux. On employait le fléau, à courroie et battant, pour battre le blé, mais pour la « forte graine » — l'avoine, l'orge — on préférait la perche recourbée. Comme le jeune Vâdais

pouéyét don édie ai voiyenè, ai traîre le tchainne et peus ai creuille és pommattes<sup>54</sup>. Ce n'ât pe ren que d'écoure â souetat. E fât aicouédjè<sup>55</sup> po beillie in tchemin. Allè et reveni chus l'iere, en friaint<sup>56</sup> d'aivô le souetat, c'ât enne tchâde<sup>57</sup>. Po écoure l'ouerdge et l'avouenne, an les vire an lai béye<sup>58</sup>.

Chus in grôs bin, cman cetu di véye Pairpi, è y é aidé âtye<sup>59</sup> ai faire. An n'aivaît pe fâte<sup>60</sup> de le commaindè. C'était in piaîji de l'ôyi aidé tchaintè des tchainsons cman cetée-ci :

*Lais !<sup>61</sup> qu'i vorôs bin être  
L'ôjelat di bôs voulaint :  
Tot droit i m'évoulerôs  
Le traivée di bôs di roi,  
Es étaings de mon père,  
I m'en âdrôs baingnie,<sup>62</sup>  
Ch'les dg'nonyes<sup>63</sup> de mai mie,  
I r'verôs me réchue.*

Çoli ne l'envoïdjaît pe d'aïfforè les bêtes, de les aitiéudre â bené, de djetè les étâles, d'aïppointie le loitchat, de tchaïpujie<sup>64</sup> le bôs, de raiyue les moubyes. Maïfri, le bon-temps aïprés, note Vâdais était encoué tchie le véye Mère. Diaïle empouétche<sup>65</sup>, ce n'était pe le môment de le renvie. E faillaît éparoiyie, décombrè, étendre les montrénies<sup>66</sup>, mouennè des beureux<sup>67</sup> de mieûle, allè an lè çrovèe des baïrres et des vies, faire à ticéutchi, piaintè les pommattes, rœuvri les tairâs d'aivô l'étiupe<sup>69</sup>. E faillaît chutôt voingnie le tremi. Voici cman qu'an s'y prenîaît aidon. Vôs palins tot le laïrdge di câre<sup>70</sup> d'aivô in palou<sup>71</sup> o bin in pieutchet (i veû dire que vôs copîns les mottes d'aivô les raïcennes). Vôs les breûlins dains in fouennetat<sup>72</sup>, heûte ai dieche djoués de temps. Enne fois qu'elles étînt tot rœûtis, vôs les étendîns chus le câre et vôs y vouingnîns ço que vôs vœulîns. L'année aïprés, vôs pouéyîns virie d'aivô lai tchairrue de bôs, que n'aivaît qu'enne aroille. Çoli était veni doucîn<sup>73</sup>. Laïvoué è y aivaît des crâts, è faillaît, â bout de tchétye roue, eurbotè l'aroille de bôs de lai bouenne sens. Ço que vôs viries d'in djoué mitenaint, è faillaît enne senainne aidon.

L'année se repéssé, cman l'âtre, ai fouennè, moïchenè, voiyenè, écoure. Aidon, an écouaît â souetat, chus les ieres en tiere o en maïne, et à syin, chus les ieres piaïtenèes. An étendaît vingt dgierbes des doues sens de lai graindge. Les écosous<sup>74</sup> aivînt fait enne tchâde, qu'an diaît, tiaïnd qu'elles étînt baïttues. És boiyînt enne petéte gotte po aivâlè lai poussiere. An raiméssaît son grain an in moncé. An le vannaît d'aivô in van po rôte les peilles et lai poussiere<sup>75</sup> ; an le rain-

était sûrement un bon batteur, le maire du Parpaillot le garda à son service, jusqu'en automne. Le beau Guizi put donc s'aider à récolter le regain, à arracher le chanvre et à creuser les pommes de terre. Ce n'est pas chose facile de battre à la perche. Il faut « s'accorder » pour « donner un chemin ». Aller et revenir sur l'aire en frappant avec ce « souetat », c'est faire une « chaude ». Pour les battre, on tourne l'orge et l'avoine à la « bille ».

Dans un grand domaine, comme celui du vieux Pairpi, il y a toujours quelque besogne à accomplir. Point n'était besoin de la lui commander. C'était un plaisir de l'ouïr toujours chanter des chansons de ce genre :

*Las ! que je voudrais bien être  
L'oiselet du bois volant :  
Tout droit je m'envolerais  
A travers le bois du roi.  
Aux étangs de mon père,  
J'irais me baigner,  
Sur les genoux de ma mie,  
Je reviendrais m'essuyer.*

Cela ne l'empêchait pas de fourrager le bétail, de le chasser à la fontaine, de nettoyer les étables, de préparer le « lécher », de couper du bois, de réparer les instruments aratoires. « Mafri », le printemps suivant, notre Vâdais était encore chez le vieux maire. « Diable emporte ! » Ce n'était pas le moment propice pour le congédier. Il fallait épierrier, décombrer, étendre les taupinières, aller à la corvée des « barres » et des chemins, mener des tonneaux de purin, préparer les courtils, planter les pommes de terre, rouvrir les fossés avec « l'étiupe ». Il fallait surtout semer le blé de Pâques. Voici comment on procédait alors. Vous écobuiez le champ tout entier avec une écobue ou un « piochard » (c'est-à-dire que l'on enlevait les mottes avec les racines). Vous les brûliez dans une petite meule, durant une huitaine de jours. Une fois bien consumées, vous les étendiez sur la pièce de terre et y semiez ce qui vous convenait. L'an d'après, vous pouviez labourer avec la charrue de bois, qui n'avait qu'une oreille, car le sol était devenu friable. Sur la pente des crêts, il fallait, au bout de chaque sillon, remettre le versoir de bois du bon côté. Ce que vous labourez en un jour actuellement exigeait alors une semaine de travail.

La seconde année se passa, comme la première, à faner, moissonner, récolter le grain, battre en grange. Cette dernière besogne se faisait au « souetat », sur les aires en terre ou en marne, et au fléau à battant, sur celles en madriers. On étendait vingt gerbes, des deux



dgeât d'aivô ïn raindge, po rôte lai croueye grainne, et an le poué-  
tchaît dains l'entchétre, aiprés l'aivoi meûjurie d'aivô ïn penâ.

\* \* \*

Le véye Pairpi s'était dit qu'è beillerait son condgie an son vâlat, â derrie de l'herbâ, tiaind que tote sai grainne serait baittue. E y en encrâtraît churement pouéche que le bé Guizi, s'èl était ïn crâne ôvrie, était aïtot de bouenne éyeuve <sup>76</sup> et nian un de ces bouétchats que ne saint pe vivre.

Cman que le Mére di Pairpeuillat rëcâté ses rhumâtisses et qu'è teniét meïnme le yét aiprés lai Saint-Maîtchïn, è ne pouéyâit pus dière se péssè di Vâdais. E se décidé (sai fanne et sai baichate ne demaïndïnt pe mieux non pus) de le voidgè encoué djunque â paitchi-fœus <sup>77</sup>.

Les dgens de lai tiœumenâtè ne gronsenn' pe trop, lai premiere annèe (èls aivïnt voidgè yôs soïllous ïn pô pus longtemps qu'ès n'ëtïnt aivéjies de le faire) <sup>78</sup>. Mains yos, ès ne les aivïnt pe encoué voidgè tot l'huvie et djunque à derrie temps ! Tiaind qu'ès seun' que le Pairpi ne renvierait pe ci Guizi, ès pityenn' lai mouetche <sup>79</sup> po tot de bon. An paidjeune âtye an ïn mére mains nian pe tot. E ne fât pe tot de meïnme doues souetches de livres o de penâs. E y é ïn bout en tot. An en fât taint an enne yemaice qu'an yi fât ai traïre les écouenes <sup>80</sup>. In mére n'ât pe ïn prïnce. Se le Vâdais (le Caimp-voulaint, qu'an y diaït mitenaint) tchoiyaït enne fois an lai tchaïrdge de lai tiœumenâtè, ce n'ât pe le véye Pairpi, non pétes, que pujerait dains sai bouéche ?

Le brut se beillé <sup>81</sup> que le bé Guizi n'était qu'ïn Sairraisïn, pouéche qu'an l'aivaït vu enne fois djâsè d'aivô enne rote de penolies qu'aivïnt péssè doues trâs senainnes dains enne saçaie. Les fannes et les baichates di Pairpeuillat n'eun' ren de contre lu djunque tiaind qu'elles voyenn' qu'è mouennaït fête <sup>82</sup> an lai Mouenityatte tchie le véye Mére. Cetu-ci n'y voyét longtemps, lu, que di fue et des roudges capes. Les dgens djâsenn' taint qu'è yi veniét âtye és aroilles, et peus qu'è ne trïnné pe de vouere que sai baïchate ne voyaït pe envi <sup>83</sup> le vâlat. Cman que cetu-ci fascaït des fins mieux les crattes, les rësses <sup>84</sup> et les créles, le Pairpi finéchét pai se demaïndè se le bé Guizi n'était pe aiprés tot ïn Sairraisïn. E saivaït tieûre, cman yos, ïn heurson dôs les braises, d'aivô tos ses pitiats. Enne fois que le maître d'école y aivaït prâtè sai dyïndye <sup>85</sup>, èl en djué aiche bïn, ïn soi des Beugnats <sup>86</sup>, qu'un de ces Bohémiens. Tot çoli beillé ai craire â véye Mére que son bé vâlat était craï bïn un de ces brelandous que le moïllou de yos, qu'an dit, ne vât pe le pus malerie <sup>87</sup>. El ât vrai que ces dgens-li, que ne musant que de rôlè les pays, ne sairïnt demouéré che longtemps râtes an lai meïnme piaice. Se ce n'ât pe ai câse de lai Mouenityatte, qu'èl ât demouéré che lóngtemps â Pairpeuillat ? Aïye, aïye <sup>88</sup>, c'ât lée que

côtés de la grange. Lorsqu'elles étaient battues, on disait que les « écosseurs » avaient fait une « chaude ». Ils buvaient « une petite goutte » pour avaler la poussière. On ramassait ensuite son grain en monceau. On le vannait avec un van, pour en enlever les débris de paille et la poussière ; on le criblait avec un crible, pour séparer le mauvais grain du bon qu'on mesurait ensuite avec un boisseau puis qu'on allait verser dans un des compartiments du grenier.

\* \* \*

Le vieux Pairpi s'était dit qu'il donnerait son congé à son valet, à la fin de l'automne, lorsque toutes ses céréales seraient battues. Il lui en coûterait sûrement parce que le beau Guizi, s'il était un excellent ouvrier, avait reçu une bonne éducation et n'était pas un de ces butors ne sachant pas vivre.

Comme le maire du Parpaillot souffrit de nouveau de ses rhumatismes, et qu'il dut même s'aliter après la St-Martin, il ne pouvait plus guère se passer du Vâdais. Il résolut (sa femme et sa fille ne demandaient pas mieux non plus) de le garder encore jusqu'au « partir-dehors ».

Les gens de la communauté ne grognèrent pas trop la première année (ils avaient gardé leurs faucheurs un peu plus longtemps que de coutume). Mais eux, ils ne les avaient pas gardés encore durant tout l'hiver et jusqu'au « dernier temps » ! Lorsqu'ils apprirent que le Pairpi ne renverrait pas ce Guizi, ils « piquèrent la mouche » pour tout de bon. On pardonne quelque chose à un maire, mais pas tout. Il ne faut pourtant pas avoir deux sortes de livres ou de boisseaux. Il y a un bout à tout. On en fait tant à un escargot qu'il finit par montrer ses cornes. Un maire n'est pas un prince. Si le Vâdais (le Camp volant, comme on le nommait maintenant) tombait un jour à la charge de la communauté, ce ne serait pas le vieux Pairpi, n'est-ce pas, qui puiserait dans sa bourse ?

Le bruit courut que le beau Guizi n'était qu'un « Sarrasin », parce qu'on l'avait vu une fois causer avec une troupe de vanniers ayant passé quelques semaines dans une saulaie. Les femmes et les filles du Parpaillot ne s'offusquèrent pas de sa présence, tant qu'elles ne remarquèrent point qu'il courtisait la « Moniquette » chez le vieux maire. Celui-ci n'y vit longtemps, lui, que du « feu et des bonnets rouges ». Les gens parlèrent tant que quelque chose parvint à ses oreilles et qu'il ne tarda pas à remarquer que sa fille ne voyait pas le valet de mauvais œil. Comme ce dernier tressait excellemment les corbeilles, les « rasses » et les cribles, le Pairpi finit par se demander si le beau Guizi n'était pas en réalité un « Sarrasin ». Il savait cuire comme eux un hérisson sous les braises, avec tous ses piquants. Le maître d'école lui ayant prêté son violon, il en joua aussi bien, le soir des Beignets, qu'un de ces Bohémiens. Tout cela donna à penser

l'é raiteni tchie nos. E pouérrait bïn s'en allè de lu-meïnme tot d'ïn còp, d'aivô son aïjement <sup>89</sup>. « Dâs ci en delai », <sup>90</sup> que se diét le véye Pairpi, « i veux œüvri les doux œïls ». E n'y aivait pe ai dire, s'è ne s'en allaît pe de bon grè tot comptant, è le fallaît botè sains trïnnè an lai pouetche, chutot que les dgens di velaidge mouennïnt dje laïrdge <sup>91</sup>. S'an le renviaît, tiu saît s'è ne reverait pe, enne neût, d'aivô d'âtres caïmps-voulaints, botè le fue an lai mâjon, empojenè l'âve des pouches o des douves. S'an le voidjaît encoué, le véye mère serait churement caboltiulè és vôtes.

Aiprés tot, ci Guizi aivaît diaingnie son pain braïvement, an lai chuou de son cevré. Çoli ferait mabïn de le dïnche bazardè. E n'y aivaît djemais ren aivu ai dire chus sai conduite, mains lai baïchate di mère di Pairpeuillat et de lai Séraphinne de lai Retenue ne pouéyaît pe tot de meïnme être po le nè d'ïn vâlat <sup>92</sup>, che bé qu'è feuche, d'ïn bouebe que n'était craïs bïn qu'ïn wandreckséle <sup>93</sup>.

Le Pairpi airait encoué ravouétie ai doux còps <sup>94</sup> devaint de se dïnche débairraissie di djuene bouebe s'an ne y était pe veni recouennè que le Tieulé <sup>95</sup> di Bout de lai traiveillaît dje en dedôs po se faire ai nommè mère, an lai Notre Daimè voïllouse <sup>96</sup>. Çoli ne saivaît pus dïnche allè. Le véye Mère prenïét ïn soi le bé Guizi ai paît : « I te le dis piait et coué » <sup>97</sup>, qu'è yi diét, « i te veux payie ton compte et tes tyïnze djoués, qu'i te tchïntyeraïs. Te t'en âdrés demain le maitïn, aiprés le dédjunon. I te tiuâs dje bon viaïdge et bouenne tchaince. — Poquoi ât-ce que vôs me renvietes ? Qu'ât-ce qu'i vôs aïe fait ? I m'en ne veux pe allè. Vôs ais encoué fâte de moi. Vôs tenis le yét <sup>98</sup> aïchetôt qu'è y é ïn retchajndje de temps. E n'y é pe moins de besoingne, bïn â contrére, que tiaïnd qu'i seus veni. Et peus vôs êtes doux l'ôvries de moins. Vôte Pieratte é mairiè le Djeânat de lai Seïgne-és-Mïnnons, et vôte Julat, lai Mélie de lai Retenue. — I ne dis pe que nian, mains... — Ç'ât mon devoi de demouérè ci, et c'ât le vôtre de m'encoué voidgè. At-ce que vôs ais djemaïs aivu ai se piaïndre de moi ? — Nian, mains les dgens me dévouerant <sup>99</sup> de t'aivoi voidgè che longtemps. — At-ce qu'è n'y é pe de vâlats o de servaintes quâsi dans totes les mâjons ? — C'ât lai voïretè, mains ès ne les voidjant pe pus d'enne séjon. Els aïnt che pavou d'aivoi djemaïs ai payie ïn djoué d'hôpitâ po yos ! Quéï aïffaire <sup>100</sup> çan serait, s'ès tchoiyïnt pus taïd an lai tchaïrdgé de lai tïœumenâtè !... I saïs bïn que te n'ès djemaïs dit, cman les poïrâjous : « Mon Due, que lai tiere ât béche ! » Mains s'i veux pouéyè être eurnommè <sup>101</sup> mère di Pairpeuillat, èl ât grôs temps que te t'en alleuches. Sains çoli le Tieulé, que vouéte mai piaïce, serait bïn trop aïje. Djunque ai ci, nôs n'aïvïns djemaïs voidjè pus lontemps ïn soïllou que djunque â djoué des Beugnats. E m'en encrât brâment, Guizi, mains tïns-te le po dit : c'ât fin fini, cman le mairtchie de Thiebât <sup>102</sup>. — Et bïn, dainnet, tïntes-vos le aïtot po dit : i ne m'en âdraïs pe. Ce n'ât pe dïnche qu'an remèchie les dgens. —

au vieux maire que son valet pourrait bien être un de ces rôdeurs dont le meilleur, dit-on, ne vaut pas le moindre. Il est vrai que ces gens-là, qui ne songent qu'à parcourir le monde, ne sauraient se fixer longtemps au même lieu. Ne serait-ce toutefois pas pour les beaux yeux de notre Moniquette qu'il est resté si longtemps au Parpaillot ? Oui, oui, c'est elle qui l'a retenu chez nous. Il pourrait bien s'en aller soudain volontairement avec elle. « Dorénavant », se dit le vieux Pairpi, « j'ouvrirai les deux yeux ». Il n'avait pas à regimber : s'il ne partait pas de bon gré, sans tarder, il fallait le mettre immédiatement à la porte, d'autant plus que les gens du village tempêtaient déjà. Si on le renvoyait, qui sait s'il ne reviendrait pas, une nuit, avec d'autres camps volants, mettre le feu à la maison, empoisonner l'eau des puits et des sources. Si on le gardait encore, le vieux maire serait sûrement culbuté aux prochains votes.

Ce Guizi, après tout, avait honnêtement gagné son pain à la sueur de son front. Cela ferait mal au cœur de l'éconduire ainsi. Sa conduite n'avait jamais rien eu de répréhensible, mais la fille du maire du Parpaillot et de la Séraphine de la Retenue ne pouvait assurément point devenir la femme d'un valet, si beau fût-il, d'un gars qui n'était peut-être qu'un trimardeur.

Le Pairpi aurait encore hésité avant de se débarrasser ainsi du jeune homme, si on n'était venu lui rapporter que le Tieulé du Bout du village agissait déjà sourdement pour le remplacer à la mairie, à la « Notre-Dame veilleuse ». Cela ne pouvait plus continuer ainsi. Le vieux maire prit un soir le beau Guizi à part : « Je te le dis plat et court », lui dit-il. « Je te payerai ton compte, ainsi que tes quinze jours, que je te dispenserai de faire. Tu t'en iras demain matin, après le déjeuner. Je te souhaite déjà bon voyage et bonne chance. — Pourquoi me renvoyez-vous ? Que vous ai-je donc fait ? Je ne m'en irai pas. Vous avez encore besoin de mes services. Vous devez vous aliter dès qu'il y a un changement de temps. Il n'y a pas moins de besogne (bien au contraire) que lorsque vous m'avez engagé. Et puis, vous êtes deux ouvriers de moins. Votre Perrette a épousé le Jeannot de la Seigne-aux-Linaigrettes et votre Julot, l'Amélie de la Retenue. — Je ne dis pas non, mais... — C'est mon devoir de demeurer ici, et c'est le vôtre de ne pas me congédier. Avez-vous jamais eu à vous plaindre de moi ? — Non, mais les gens me harcèlent parce que je t'ai gardé si longtemps. — N'y a-t-il pas des valets ou des servantes dans les autres familles ? — Il est vrai, mais on ne les y engage que pour une saison. Ils craignent tant d'avoir à payer plus tard, pour eux, une journée d'hôpital ! Quelle affaire cela serait, s'ils tombaient un jour à la charge de la commune !... Je sais bien que tu n'as jamais dit, comme les paresseux : « Mon Dieu, que la terre est basse ! » Mais si je veux être réélu, il est grand temps que tu t'en ailles, sinon le Tieulé, qui guette ma place, serait trop aise. Jusqu'ici, nous n'avons

T'és enne tête de belin, mains nôs te vœulans dje bin ainéji et ré-tieûre <sup>103</sup>. — Mains, dainnet... — Crais-te qu'i n'aie pe encoué vu que te tiudes mouennè fête an note Mouenitiatte ? T'és aidé derrie ses tchâsses... Vais beillie lai seconde dœunée <sup>104</sup> és roudges bêtes... Nôs redjâserains de çoli, ci soi, â derrie di lôvre <sup>105</sup>, d'aivô lai Séraphinne et lai Mouenitiatte. »

Feut dit, feut fait. Le Pairpi et sai fanne éprouvonn', en aicmençaint, de poire le Guizi an lai bouenne <sup>106</sup>. E n'y eut ren ai faire <sup>107</sup>. E ne vœulaît pe tyittie le Pairpeuillat. « Se te comptes chus note baîchate » <sup>108</sup>, que yi diét son dainnet, « te pies ton temps. — At-ce t'ainmes vraiment note Mouenitiatte ? » que yi demaindé sai daînne. « At-ce que çoli ne vô sâte pe és œîls ? » que yi réponjêt le vâlat. « Yet toi, baîchate, te l'ainmes aitot ? — Cman lai penelle de mes œîls. — An te remèchiaint, Mouenitiatte. — Te saîs bin que le Gréjé di Cèneux-Vouingnie <sup>109</sup> compte chus toi. — E ne vînt pe pouétchaint â lôvre ci, tos les duemouennes â soi, po que t'en mairieuches in âtre ? — At-ce qu'an on djemaîs vu enne baîchate de grôs paysains mairiè le vâlat de yôs dgens ? — Tiu saît se les Gréjé n'aint pe in airtche-bain(c) veu(d) ? — Els aint crais bin pus de dats que d'airdgent de prâte <sup>110</sup>. — An on dje vu de pu grôs tchétés que dérœutchînt. — Et bin, ne djâsans pe de mairiaidge. Lai Mouenitiatte et moi, nôs n'en ains encoué djemaîs pailè. — Nôs ne sons pe encoué échue d'aidroit derrie les aroilles. — An lai bouenne heure. — Tot ço qu'i demande, c'ât de pouéyè demouèrè tchie vos doux trâs ans. I-n'aie pe encoué fait enne lôvrèe d'aivô vote baîchate. Çan seré dînche taint qu'i serais vote vâlat. — Nôs ne ferains ren contre vos idées <sup>111</sup>. — I vôs ôs, mains c'ât les dgens que djaissant.. — Airraindgeans-nos an l'aimiâle... Vôs ne serîns pe aijes d'aivoi in vâlat po ren ? — Tot chur qu'ô. <sup>112</sup> — Y seus d'aiccoue de vôs servi po ren, trâs ans de temps. Se lai Mouenitiatte se mairie entre temps d'aivô ci Gréjé, o bin se vôs êtes encoué sôles de moi, nos se tyitterains bons aimis. — Te m'en veux taint dire... Ce ne serait pe ren de te piedre et de te rempiaicie pai un de ces pacans et couincenous <sup>113</sup> de vâlats. Qu'en dis-te, Séraphinne ? — Se ce n'était le dire des gens... <sup>114</sup> — Ai tot hésaid, léchans ritè l'ouere chus les toits... — Et que tchétiun picheuche dains son soilletat-picherat. <sup>115</sup> — Demouère, Guizi, nôs ferains in écrit »... <sup>116</sup>

\* \* \*

Cetu que ne vâgue ren, n'é ren, qu'an dit bin sœuvent. C'ât aidé bon ai dire <sup>117</sup>, mains cetu que vâgue trop, pie bin des fois tot. Le véye Pairpi ne vœulaît pe trînnè de s'en beillie en voidge <sup>118</sup>. Es vôtes de lai Notre-Daime de septembre, è feut tot bouennement bazardè <sup>119</sup> cman mère di Pairpeuillat. Totes les voix, se ce n'ât lai sinne et cetée de son vâlat, se pouétchenn' chus le Tieulé, son pus grôs l'ennemi.

jamais gardé un faucheur que jusqu'au jour des Beignets. Je le regrette beaucoup, Guizi, mais tiens-le-toi pour dit : c'est « fin fini » comme le marché de Thibault. — Eh bien, maître, tenez-vous-le aussi pour dit : je ne m'en irai pas. Ce n'est pas ainsi qu'on remercie ses gens. — Tu as une tête de béliet, mais nous parviendrons à te mater et à te contraindre à te soumettre. — Mais, maître... — Crois-tu que je n'ai pas encore remarqué que tu essayes « de mener fête » à notre Moniquette ? Tu es toujours derrière ses chausses... Va donner la seconde ration de fourrage aux bêtes à cornes... Nou reparlerons de cela, ce soir, à la fin de la veillée, avec la Séraphine et la Moniquette ».

Fut dit, fut fait. Le Pairpi et sa femme se montrèrent d'abord conciliants, avec le beau Guizi. Peine perdue. Il ne voulait pas quitter le Parpaillot. « Si tu as des vues sur notre fille, lui dit son maître, tu perds ton temps ». « Aimerais-tu vraiment notre Moniquette ? » lui demanda sa maîtresse. « Cela ne saute-t-il pas aux yeux ? » répondit le valet. « Et toi, fille, l'aimes-tu aussi ? — Comme la prunelle de mes yeux. — Grand merci, Moniquette. — Tu connais bien les visées du Gréjé du Cerneux-Vernier. — Il ne vient pourtant pas à la veillée, ici, tous les dimanches soir, afin que tu en épouses un autre ? — A-t-on jamais vu la fille d'un grand paysan devenir la femme du valet de ses parents ? — Qui sait si les Gréjé n'ont pas un bahut vide ? — Ils ont peut-être plus de dettes que d'argent placé. — On a déjà vu de plus grands châteaux qui s'écroulaient. — Eh bien, ne parlons pas de mariage. La Moniquette et moi, nous n'avons jamais abordé ce sujet. — Nous ne sommes pas encore essuyés convenablement derrière les oreilles. — A la bonne heure. — Tout ce que je désire, c'est de pouvoir demeurer chez vous, durant deux ou trois années. Je n'ai pas encore passé une veillée à côté de votre fille. Il en sera ainsi tant que je serai votre valet. — Nous n'agissons pas à l'encontre de vos intentions. — Je vous ois, mais les gens jappent... — Arrangeons-nous à l'amiable... Vous ne seriez pas aises d'avoir un valet sans gages ? — Certes. — Je suis disposé à vous servir gratuitement, plusieurs ans durant. Si la Moniquette se marie entre temps avec ce Gréjé, ou si vous êtes encore las de moi, nous nous quitterons bon amis. — Tu m'en diras tant... Ce ne serait pas une mince affaire de te perdre et de te remplacer par un de ces valets fainéants et lambins. Qu'en dis-tu, Séraphine ? — Si ce n'était la crainte du qu'en dira-t-on... — A tout hasard, laissons courir le vent sur les toits... — Et que chacun urine dans son vase de nuit. — Reste donc, Guizi, nous dresserons un contrat »...

\* \* \*

Celui qui ne hasarde rien n'a rien, dit-on souventes fois. C'est facile à dire, mais celui qui risque trop, perd parfois tout. Le vieux Pairpi ne tarda pas à l'apprendre à ses dépens. A l'élection du jour

Tos les bouebes de lai Ticeumenatè s'édenn' po yi piaintè, devaint sai mâjon, in mé aiche hât que lai toué di môtie, qu'èls aivint copè à Bôs-des-Laives. Que vœulès-vos ? C'ât encoué dînche<sup>120</sup>, dains les petéts velaidges, et meînme des fois dains les grands : vôs êtes le bon Due âdjed'hœus, et demain, vos êtes le Mâtan<sup>121</sup>. Le Diouedié de lai Combatte, que le Pairpi aivaît aidé pris po son moillou l'aimi, yi diét aiprés les vôtés, en paitchaint de lai Mâjon d'écôle : « Non pès, Pairpi, que c'ât in métchaint temps po lai tchétrure ? » Le mère cabol-tiulè ne réponjèt ren mains è compreniét bîn ço que djâsè vœulaît dire.

E n'y aivaît pe in mois qu'èl était tchoi mère<sup>122</sup> que le Tieulé diét an ses quatre conseillies : « Se le véye Pairpi s'ât botè en tête<sup>123</sup> de voidgè le Caimp-voulaint po qu'è mairieuche sai baîchate, èl é rude-ment mâ djâbiè<sup>124</sup>. S'è n'é pe vœulu traquè c't apchâr, nôs s'en vœulans dje bîn débairraissie. El ât veni ci, lai gouerdge enfairenè, è s'en râdré, cman le loup, le mouére tieût<sup>125</sup>. Mains ses paipies sont dépô-sès â Pairpeuillat ? — Cetu qu'ât moue n'en é pus fâte. — El ât de bon aigrun<sup>126</sup>, et djunque li... — Etes-vos des afaints ? E n'y é que de le décombrè.<sup>127</sup> — Po qu'an alleuche és Souennates ?<sup>128</sup> — E se peut noiyie dains in pouché... — Cman lai Bassenatte<sup>129</sup>, qu'aivaît in ticeuniat tos les ans... — Et qu'an feson ai boussè dains in creux de mieûle pai lai diaîdge. — Mâtan te baitte ! Djemaïs tchîn n'en déb-râlè lai quoue. — Le valât â Pairpi ât fin cman in renaîd et se tint aidé chus ses diaîdges — E nôs le fât aitot détrure de ticeume-nâtè<sup>130</sup>. At-ce qu'è n'airrive pe aidé in còp que ne ressanne pe les âtres ? S'él ât mâlaijje de le dégruatè, enne piere, en l'aimiraint bîn, yi peut tchoir dechus, dâs in toit d'échannes... et voili ci Guizi à bout de son mennevè<sup>131</sup>. Cman qu'èl ât ch'aidgi qu'in tchait, è regrè-pouennerait bîn soie fœûs di pouche o di petchus le pus fond. — An le pouèrrait empojenè d'aivô des celiejes â diaîle<sup>132</sup> mâssyes d'aivô des prevêdges<sup>133</sup>. — E n'en vouèrait pe maindgie. — Le soi, â càre d'enne mâjon, in còp de souetat ât vite beillie. C'ât dînche qu'an on détrut le petét Cabas. — O, mains les airtchies s'en mâssienn' et çoli fesét di bousin. — S'an le pendaît on enne tieuchiere di grôs biassc-nie<sup>134</sup>, djunque tiaînd qu'è tirerait les derries ?<sup>135</sup> — E beillerait<sup>136</sup> des bés breuîllets... — Et peut, non pès, ce n'ât pe toi que yi pèsser-ait lai couedje â cô ? — Tchîn de maïnïn<sup>137</sup>, mon aimi !... Lai Vouitiatte<sup>138</sup> rât de nové gairni<sup>139</sup>. — Elle ne veut pe raivoi le boquat<sup>140</sup>, l'annèe que vînt. — Nos y en vœulans faire ai pèssè lai sentou<sup>141</sup>. — S'an yi fesâit ai sôteni que c'ât ci Sairraisin que l'é botè ai mâ, en allaint tieudre des ambres<sup>142</sup> dains lai Combe-ès-Tchîns ? — Elle pouèrrait aitot l'aïtiusè de l'aivoi vœulu détrure, pus taîd, en lai boussaint aivâ lai Roitche-ès-Tchuattes. — Le tot, c'ât de lai décidé de dînche djâsè. — I m'en tchaîrdge », que diét bâlement le Diouedié, le pus véye des conseillies<sup>143</sup>. C'était in rude atout, que prétendaît

de la Notre-Dame de septembre, il fut tout bonnement « bazardé » de la mairie du Parpaillot. Tous les suffrages, à l'exception du sien et de celui de son valet, se portèrent sur le Tieulé, son ennemi acharné. Tous les garçons de la communauté s'aiderent pour planter devant sa maison un mai, aussi haut que la tour de l'église, qu'ils avaient coupé dans le Bois-des-Laves. Que voulez-vous ? Il arrive encore, dans les petits villages, et même parfois dans les grands, que vous soyez le bon Dieu aujourd'hui, et le diable demain. Le Diouedié de la Combatte, que le Pairpi avait toujours considéré comme son meilleur ami, lui dit après la votation, en quittant la maison d'école : « N'est-ce pas, Pairpi, que c'est un mauvais temps pour la castration ? » Le maire culbuté ne répondit rien mais comprit bien « ce que parler voulait dire ».

Un mois à peine après son élection à la mairie, le Tieulé dit à ses quatre conseillers : « Si le vieux Pairpi s'est mis en tête de garder le « Camp volant » pour qu'il épouse sa fille, son projet échouera fatalement. S'il n'a pas voulu chasser ce gremlin, nous nous en débarrasserons bien nous-mêmes. Il est arrivé ici, la bouche enfarinée, il s'en ira, comme le loup, le museau cuit. — Mais ses « papiers » sont déposés au Parpaillot ? — Celui qui est mort n'en a plus besoin. — Il jouit d'une bonne santé, et jusque-là... — Etes-vous des enfants ? Il suffit de le « décombrer ». — Pour qu'on aille aux « Sonnettes » ? — Il peut se noyer dans un puits... — Comme la « Bassenatte » qui donnait naissance à un bâtard, chaque année... — Et qu'on fit pousser dans une fosse à purin par le guet de nuit. — Le diable te batte ! Jamais chien n'en « débranla » la queue. — Le valet du Pairpi est un rusé renard se tenant toujours sur ses gardes. — Il nous faut aussi le détruire de la communauté ». N'arrive-t-il pas toujours un moment qui ne ressemble pas aux autres ? S'il est malaisé de lui enlever le foie (de le *dégruatè*), une pierre, en le visant bien, peut lui tomber dessus, d'un toit couvert en bardeaux... et voilà notre Guizi au bout de « sa javelle de chanvre » (de sa vie). Comme il est aussi agile qu'un chat, il regrimperait aisément hors du puits ou du pertuis le plus profond. — On pourrait l'empoisonner avec des baies de belladone mélangées avec des griottes. — Il refuserait d'en manger. — Le soir, à l'angle d'une maison, un coup de gourdin est vite asséné. C'est ainsi qu'on a « détruit » le petit Cabas. — Il est vrai, mais les archers s'en mêlèrent et l'affaire fit du bruit. — Si on le pendait à une des maîtresses branches du grand « blaisonnier » jusqu'aux convulsions de l'agonie ? — Il pousserait de beaux braillements... — Et ce n'est pas toi, n'est-ce pas, qui lui passerait la corde au cou ? — Chien de « magnin », mon ami !... — La Vouitiatte est de nouveau grosse. — Elle ne le redeviendra point l'année prochaine. — Nous lui en ferons passer le goût. — Si nous l'incitions à affirmer que c'est ce Sarrasin qui l'a mise à mal, en allant cueillir des fram-



qu'è ne vœulaît djemaîs mœuri pouêche que le bon Due ne le vœulaît pe et que le diaîle aivaît étieût <sup>144</sup> de lu <sup>145</sup>. C'ât encoué lu que diaît : « En enfie, è ne fât pe tchemenè trop vite le long des vies, po ne pe calbutè ïn prète, ai tot bout de tchaimp ».

Le nové Mére et les âtres conseillies ne dienn' ren. Es saivïnt bïn que ci Diouedié se tyissaît des fois en coitchatte dains l'écringne <sup>146</sup> de lai Vouitiatte. El était pouétchaint mairiè et ses afaints étïnt dje fœus de l'écôle.

\* \* \*

E n'allé pe ïn mois que les airtchies di Graind-Beilli venienn' poire le Guizi, l'entchïnnenn' cman ïn bregand et le mouennen' an lai dgeôle de lai Mâjon di Pays <sup>147</sup>.

« L'herbâ pessè », que déposé és adiaïnces c'te gouïne et mentouse de Vouitiatte, « i tieuillôs des ambres dains lai Combe-és-Tchïns. Cman qu'i n'en trovôs pe quâsi (à bout d'enne heure, i n'en aivôs encoué que djunque â premie rouetchat <sup>148</sup> de mai cratte) i vœulôs droit remontè â Pairpeuillat. Voili que le bé Guizi se trové tot d'ïn côp devaint moi et se botét ai me rembraissie et ai me resserrè. I aie bél aivu ai me débaittre et ai raïlè « A secoué ! » èl ât airrivè an ses fins. In mois pus tâid, nos se retrovonn' pair hésaïd enson lai Roitche-és-Tchuattes. « T'és fait di bé ! » qu'i-z-y diét, « mains se te me veux mairiè, i ne te rantiuseraïs pe ». E n'œûvrét pe lai gouerdge et me tiudé boussè aivâ lai roitche. Se ci Diouedié n'était pe droit arrivè, i serôs mitenaint â cemetère. N'envoïdje que me voili prâte de criè les paittes <sup>149</sup> (de bolè) ».

Le Pairpi, sai fanne et sai baïchate ne pouéyenn' dire que di bïn de yôte vâlat. An voiyaît bïn qu'an ne les écoutaît que d'enne aroille, mains les djudges les drassïnt les doues <sup>150</sup> po mieux ôyi ces que tchair-dgïnt le pouere Guizi. Pouétchaint, ces que délaivant les âtres sont bïnt sœuvent les pus oues. Cetu qu'an yi diaît le Caimp-voulaint, et que ne l'était pe dren pu que vos et moi, feut condamné ai chéx ans de chalvère.

Trâs l'airtchies feun' commaindès, lai senainne aiprés, po le mouennè en tchairat és Souennattes. Cman qu'è s'était rudement bïn conduit en prijon, an ne l'entchïnnon pe po ci voyaidge. El était ch'aibiéchant qu'an se fion an lu <sup>151</sup>. E n'y aivaît pe enne demée-heure qu'èls étïnt paitchis de Sainneledgie, qu'â moitan d'enne eurvenue, le condamné sâté aivâ le tchairat et s'embrué dains les bouetchets. Les airtchies s'y aittendïnt che pô qu'ès ne musenn' piepe de criè : « An mai sâ ! An mai sâ ! » cman qu'an le crie <sup>152</sup>, â djue de lai tchievre, po râtè le djue et ritè aiprés cetu que n'ât pe demouéré chus son bâton. Tiaïnd qu'ès se botenn' ai fur aiprés yôte fuère, cman qu'è bidaît aiche bïn qu'ïn tchevâ de lai Montaigne, qu'èl allaît cman ïn toulat <sup>153</sup>, è veniét â côp <sup>154</sup> de se meüssie et de se coitchie, Due saît laïvoué ! <sup>155</sup> (Les

boises dans la Combe-aux-Chiens ? — Elle pourrait aussi l'accuser d'avoir voulu la « détruire », plus tard, en la poussant dans le vide, du haut de la Roche-aux-Chouettes. — L'essentiel, c'est de la décider à parler ainsi. — Je m'en charge », dit à voix basse le Diouedié, le plus âgé des conseillers. C'était un méchant garnement prétendant qu'il ne mourrait jamais parce que le bon Dieu ne le voulait pas et que le diable éprouvait de la répulsion pour lui. Il disait encore qu'il faut cheminer prudemment en enfer, le long des chemins, de crainte de faire choir à tout moment un prêtre.

Le nouveau maire et les autres conseillers ne soufflèrent mot. Ils n'ignoraient pas que ce Diouedié se glissait parfois subrepticement dans la cahute de la Vouitiatte. Il était pourtant marié et ses enfants, déjà libérés de l'école.

\* \* \*

Un mois plus tard à peine, les archers du Grand Bailli vinrent arrêter le Guizi, l'enchaînèrent comme un brigand et le conduisirent à la geôle de la Maison du Pays.

« L'automne passé », déposa, devant les juges, cette souillon dévergondée et menteuse, « je cueillais des framboises dans la Combe-aux-Chiens. Comme je n'en trouvais presque pas (au bout d'une heure je n'en avais que jusqu'au premier bourrelet de ma corbeille), je voulais justement remonter au Parpaillot. Voilà que le beau Guizi se trouva soudain devant moi et se mit à m'embrasser et à me presser contre lui. J'eus bel à me débattre et à crier « Au secours ! », il arriva à ses fins. Un mois plus tard, nous nous retrouvâmes par hasard au haut de la Roche-aux-Chouettes. « Tu as fait du beau ! », lui dis-je, « mais si tu veux m'épouser, je ne t'accuserai point ». Il n'ouvrit pas la bouche et tenta de me précipiter dans l'abîme. Si ce Diouedié n'était pas survenu en ce moment, je me trouverais à présent au cimetière. N'empêche que me voilà prête de crier les « pattes » (d'accoucher) ».

Le Pairpi, sa femme et sa fille ne purent dire que du bien de leur valet.

On remarquait bien qu'on ne les écoutait que d'une oreille, mais les juges les avaient grandes ouvertes, pour mieux ouïr ceux qui chargeaient le pauvre Guizi. Pourtant, ceux qui « délavent » les autres sont bien souvent les plus ords. Celui qu'on avait dénommé le camp volant, et qui ne l'était pas plus que vous et moi, fut condamné à six ans de pénitencier.

Trois archers furent chargés, la semaine suivante, de le conduire en voiture aux « Sonnettes ». Comme il s'était fort bien conduit en prison, on ne l'enchaîna pas pour ce voyage. Il était si aimable qu'on lui fit confiance. Il n'y avait pas une demi-heure qu'ils étaient partis de Saignelégier, qu'au milieu d'un taillis, le condamné sauta de la

tchïns aint bél ait fur, lai lievre les enguéye bïn). Quée coitchatte avait-é bïn pouéyu trovè ? Etait-é vés lai Daimé de Cènieviès que se ne môtre que tos les cent ans ?

Les airtchies le retieurenn' paitchot : dains les djoux, les reve-  
nues, les bouetchets, les raindgies. Les Heursons et les Foyiïns di Pair-  
peuillat et de lai Retenue s'édenn' ai ravouétie et peus ai grèpouennè  
chus les bôs de biaintche et de noire djoux<sup>156</sup>. An déschendon et en  
freguenon dains les pouches, an se tyisson dains les bâmes. An feson  
ai entrè des tchïns bassets dains les téchenieres<sup>157</sup> et les petchus de  
renaïds<sup>158</sup>. An farfouéyon dains les lœudges des pétures, les mâje-  
nattes d'aïchates<sup>159</sup> et les dyenies. An reviron tot dains les mâjons.  
An feûnon dains les étales, les tiaïves, les tchaimbres, les tieûjennes  
et les graindges. An ne retrovon pe le bé Guizi. Niun ne l'aivaît vu  
an piepe enne taitche, ne dains les doux velaidges véjïns, ne dains les  
més des côtes di Doubs, et ne pai les velles de lai<sup>160</sup>. A bout de doues  
trâs senaïnes, an se dion qu'èl était tot bouennement allè trovè  
enne rote de Bohémiens. Mains ce n'ât pe dains yôs tchairats ticœu-  
vies d'enne toile que les airtchies airïnt ôjè botè le nè. Les caimps-  
voulants n'étiïnt pe prâs de reveni â pays. « Bon viaidge ! » qu'an  
yôs tiuâchon de bon tiuère. Aiprés tot, an était débairraissie di bé  
Guizi, le véye Pairpi n'était pus mère, ne sai fanne mérasse, et lai  
Mouenitiatte demouéraît chus ses ues<sup>161</sup>. Le Tieulé et ses conseillies  
n'en demaïdïnt pe de pus.

\* \* \*

Tot d'in côp, an se beillon an voidge qu'an rôtait, lai neût, les  
trïnnés<sup>162</sup> des dolaïdges<sup>163</sup>. L'ouere les œuvraît bïn soie. Les bêtes  
des ticœumaïnes allenn' â dannaidge dains les fins<sup>164</sup>. Des polains  
tchoiyenn' aivâ les roitches. An boton le fue és toits d'étrain des  
lœudges. Les vés predjenn' yôs grillats. An retrovon des tchaitis o des  
tchïns aissannès chus les moncés de feumie, et des dgerennes empoje-  
nès dains yôs dgeurnis<sup>165</sup>. An voulon des lisses<sup>166</sup>, entre les pôtés  
des ciôjures, et des bâssaïnes<sup>167</sup>, és baïrres de coutche<sup>168</sup>. Les murats  
de pétures feun' dérœutchies pai piaices. Pus taïd, an retrovon, le  
maïtïn, les tchaimps et les près bôlès cman s'èl aivaît aivu pieût an  
lai voichèe, et les œûtches et les ticœutchis tripès, remuès, cman s'enne  
proue de poues-saiyès les aivïnt aivu bâssè. Lai neût, an ôyaît trïnnè  
des coulaines<sup>169</sup> â di toué<sup>170</sup> des mâjons et couennè et heûlè dains  
les tiués. Les dgens prenïïnt çoli po des entresoingnes<sup>171</sup> et mœurïnt  
quâsi de pavou. De temps ai âtre, an criaît : « A fue ! » â devaint  
l'heus. An n'aivaît pe aïffaïre an des vrais rifous. Piepe enne mâjon  
ne breûlé. Les lœudges enfues n'aivïnt djemais que les rives des toits  
d'étrain freulès. Les breûlères éteingnïnt tot comptant ço qu'èls  
aivïnt empris. N'empouétche ! les dgens ne saivïnt pus drœumi. E y

voiture et se fourra dans les buissons. Les archers s'y attendaient si peu qu'ils ne songèrent même pas à crier : « A mon sel ! A mon sel ! » comme on le crie, au jeu de la chèvre, pour suspendre le jeu et poursuivre celui qui n'est pas resté sur son bâton. Quand ils se mirent à courir après leur fugitif, comme il allait aussi vite qu'un cheval de la Montagne, qu'il filait comme un « quinet », il parvint à s'éclipser et à se gîter, Dieu sait où ! (Les chiens ont beau courir, le lièvre se moque pas mal d'eux). Quelle « cachette » avait-il bien pu découvrir ? Était-il auprès de la Dame de Cernévillers qui ne se montre que tous les cent ans ?

Les archers le recherchèrent partout : dans les forêts, les taillis, les broussailles, les haies vives. Les Hérissons et les Fouines du Parpaillot et de la Retenue s'aidèrent à regarder et à grimper sur les arbres à feuilles ou à aiguilles. On descendit dans les puits qu'on affouilla, on se glissa dans les « baumes ». On fit pénétrer des chiens bassets dans les « tessonnères » et les pertuis de renards. On farfouilla dans les loges à bétail des pâtures, dans les ruchers et les greniers. On bouleversa tout dans les maisons. On fureta dans les étables, les caves, les chambres, les cuisines et les granges. On ne découvrit pas le beau Guizi. Nul ne l'avait vu en aucun lieu, ni dans les deux villages voisins, ni dans les fermes des côtes du Doubs, et ni dans les lieux avoisinants. Au bout de quelques semaines, on pensa qu'il avait tout bonnement rejoint une troupe de Bohémiens. Toutefois, ce n'est pas dans leurs voitures couvertes de toile que les archers eussent osé mettre le nez. Les camps volants n'étaient pas près de revenir dans la contrée. « Bon voyage ! » leur souhaita-t-on de bon cœur. Après tout, l'on était débarrassé du beau Guizi, le vieux Pairpi n'était plus maire ni sa femme mairesse, et la Moniquette « demeurait sur ses œufs ». Le Tieulé et ses conseillers n'en demandaient pas de plus.

\* \* \*

On prit soudain garde que les « trinnés » des « clébardes » étaient enlevés pendant la nuit. Le vent pouvait ainsi aisément les ouvrir. Le bétail des pâturages communaux causait des dommages dans les prairies. Des poulains tombèrent des rochers. On mit le feu aux toits de paille des loges à bétail. Les veaux perdirent leurs grelots. On retrouva des chiens et des chats assommés sur les monceaux de fumier, et des poules empoisonnées dans leurs poulaillers. On enleva des « lisses », entre les poteaux des clôtures, et des « bâssaînes », aux « barres de couche ». Les murets de pâtures furent démolis par places. Plus tard, le matin, on vit les champs et les prés roulés comme s'il avait eu plu « à la versée », et les ouches et les courtils foulés, remués, comme s'ils avaient été fouillés par une harde de sangliers. La nuit, on oyait traîner des « coulaînes » autour des maisons, et corner et hurler dans les cheminées. Les gens prenaient cela pour des entre-

en é que passenn' et ésseutchenn' des heures de temps, dâs derrie les lâdes.

An se decidon ai yevè des diaïdges, dâs lai roue de lai neût an cetée di djoué<sup>172</sup>. An airait dèvu y musaît pus vite. Ces diaïdges voidgînt aitot les djoux, les revenues et les ticœumaînes. Enne fois o l'âtre, ès craiyenn' vouere in hanne se sâvè chus les toits, dains les bôs et dains les pétures. Selon les uns, c'était in petét l'hanne, qu'avaît enne londge noire baîrbe, et selon les âtres, in long sains brainches<sup>173</sup>, que tendâit le tiu cman in peulletie<sup>174</sup>.

Niun ne se demaindé se le bé vâlat ne reveniaît pe, lai neût, de pai lu<sup>175</sup>, o bîn d'aivô d'âtres, po se repaiyie di mâ<sup>176</sup> qu'an y aivaît fait. An se diaît qu'èl était crais bîn tchie les Albriches<sup>177</sup> o dains les brussâles de lai Mè. Aiprés tot, è n'aivaît pe côté in sô an lai Ticœumenâtè; è n'aivaît djemaîs fait de mâ an niun, piepe an in taivin ne an enne bèbouerate. An l'avaît trînnè ès âdiainces<sup>178</sup>, an l'aivaît fait ai condannè â chalvère. An n'était pe prâs de le revouere â paiyis: è saivaît ço que l'aîtendaît. Tiaind qu'an djâsaît de lu an ne pailaît pus di cainp-voulaint, mains de nové di bé Guizi. E y en é bîn que çoli yôs fesaît mâ â bîn, en se raivisaint qu'an s'était débairraissie de lu pai des grôsses mentes<sup>179</sup>. Cment se méfiè de lu, di môment que l'ôjé de neût ne s'en preniaît ne â Diouedié, ne an lai Vouitiatte, mains djuait des métchaints toués aiche bîn â Pairpi qu'à Tieulé?

Nôs ains dje vu que les dgens de lai Retenue et di Pairpeuillat vétiînt en bons aimis, et que les bouebes et les baîchates se ne mairiînt qu'ensouenne<sup>180</sup>. El airrivé tot de meînme que les Heurons fesenn' le tchairibairi an in vavré de lai Retenue qu'aivaît mairiè enne djuene baîchate di Pairpeuillat. C'était in pô aiprés lai fute di vâlat di Pairpi. Dâs don, les bouebes et les âtres dgens des doux velaidges se ne seun'<sup>181</sup> pus vouere. C'ât enne vraie haiyéchaîne qu'èls eun' bîntôt l'un po l'âtre<sup>182</sup>. Els airrœutchînt ces que reveniînt di lôvre. Es se baîtînt dains les fins. Les fannes se sâtînt â poi, aiprés les vépres. (An pailon meînme de baîti in môtie an lai Retenue). Des Heurons et des Foyiîns se niâffenn' chus le tchaimp de foire de Sainneledgie. An aicmençon d'allè maindgie des vouityes<sup>183</sup> ès âdiainces.

Le laîneût qu'aivaît piaquè d'épaivurie lai neût les dgens di Pairpeuillat raicmencé de faire ai pailè de lu. (Les Heurons ne montînt pus lai diaïdge). An rôyon, â Pairpeuillat, in hanne hieutchie cman enne tchuatte o in deu, dâs le premie â derrie tchaint di pou. An taquaît<sup>184</sup> contre les tâlvannes<sup>185</sup>. E sannaît des fois que le mâlôjé<sup>186</sup> était dains le tiué, dains lai graindge o dains l'allou di dyenie<sup>187</sup>. An fesaît ai chaquè les lâdes ô les dolaîjes. Des fois — ch'mon âme, c'ât lai voirtè — an aïppelaît les mairgats<sup>188</sup>, chus les toits. Enne baîchate eurconté qu'an l'aivaît rembraissie chus le cevré, anmé lai neût. Enne âtre (lai lenne beillaît<sup>189</sup>) aivaît vu enne souetche

signes et n'étaient pas loin de mourir de peur. De temps à autre, on criait : « Au feu ! » devant l'huis. On n'avait pas affaire à de véritables incendiaires. Aucune maison ne brûla. Les « loges » allumées n'avaient jamais que les bords des toits de paille roussis. Les brûleurs éteignaient tout de suite ce qu'ils avaient enflammé. N'importe ! les gens ne pouvaient plus dormir. D'aucuns guettaient et épiaient, des heures durant, derrière les volets.

On se décida à lever des gardes, de la « raie de la nuit » à celle du jour (du crépuscule à l'aube). On aurait dû y songer plus tôt. Ces guets surveillaient aussi les « joux », les taillis et les pâturages communaux. Une fois ou l'autre, ils crurent apercevoir un homme fuir sur les toits, dans les bois et les pâtures. Selon les uns, c'était un homme de petite taille, portant une longue barbe noire, et selon les autres, un « long sans branches », qui tendait le séant comme un « pelletier ».

Personne ne se demanda si le beau valet ne revenait pas, la nuit, seul ou avec d'autres, se venger du mal qu'on lui avait fait. On se disait qu'il était peut-être chez les « Albriches » ou dans les brouillards de la mer. Après tout, il n'avait pas coûté un sol à la communauté ; il n'avait jamais fait de mal à personne ni même à un taon ou à un moucheron. On l'avait « traîné aux audiences », et fait condamner au pénitencier. On n'était pas près de le revoir au pays : il n'ignorait pas ce qui l'y attendrait. Lorsque l'on parlait de lui, on ne jasait plus du « camp volant », mais de nouveau du beau Guizi. D'aucuns étaient fort chagrinés, en se souvenant qu'on s'était débarrassé de lui par des calomnies. Comment aurait-on pu le soupçonner, puisque l'oiseau de nuit ne s'en prenait ni au Diouedié, ni à la Vouitiatte, mais jouait de mauvais tours aussi bien au Pairpi qu'au Tieulé ?

Nous avons déjà vu que les gens de la Retenue et du Parpaillot vivaient en bonne harmonie et que les gars et les jeunes filles ne se mariaient qu'entre eux. Il arriva toutefois que les Hérissons firent un charivari à un veuf de la Retenue qui avait épousé une jeune fille du Parpaillot. C'était quelque temps après la fuite du valet de l'ancien maire. Depuis lors, les jeunes gens de ces deux villages commencèrent à se détester puis à se haïr farouchement. Ils se jetaient des cailloux en revenant de la veillée. Des rixes éclataient dans les « finages ». Les femmes se prenaient aux cheveux, après les vêpres. (On parla même de bâtir une église à la Retenue). Des Hérissons et des Fouines se souffletèrent sur le champ de foire de Saignelégier. On se mit à aller « manger des « wecks » devant le juge. Le malfaisant noctambule, qui avait cessé d'effrayer les gens du Parpaillot, recommença à faire parler de lui. (Les Hérissons avaient renoncé à monter la garde). On entendit de nouveau, au Parpaillot, un homme hululer comme une chouette ou un duc, du premier au dernier chant du coq. On frappait aux cloisons de bois. Il semblait parfois que le « mal-

de bête, chus l'airtche-bainc<sup>190</sup>. Tiaind qu'elle aïppelé yôs dgens<sup>191</sup>, l'ainimâ (o bîn l'hanne) sâté aivâ lai fenêtre<sup>192</sup>. (Ce n'était craï bîn qu'in grôs tchait!). Devaint de sâtè bés, in petét l'hanne (que reconté enne âtre baïchate) se pendét à pense-mâ<sup>193</sup> de lai fenêtre de sai tchaimbratte. El airait faillu l'oyi fur bâton<sup>194</sup> dains le voirddie ! Le diaïle n'ât pe pés, qu'an n'aivâit encoué djemaïs vu çoli !

An lai fin di compte<sup>195</sup>, ce n'était pus enne vie â velaidge. Etait-ce an des reveniains, o és Foyïns de lai Retenue, qu'an aivâit aïffaire à Pairpeuillat ? Les dgens de ceutte ticœumenâtè, ai foueche d'en taint vouere, ribon mairion<sup>196</sup>, étïnt hontoux cman des tchïns quouats. Et peus « en revoici bîn d'enne âtre » !<sup>197</sup> Lai Vouitiatte se retrouvê de nové épâsse<sup>198</sup>. Le nové Conseil de lai Ticœumenâtè aivâit décidé que se çoli y airrivâit encoué enne fois, an se débairraïsserait de lée d'enne faïçon o de l'âtre. Elle se tiré d'aïffaire en sôteniaint qu'in Foyïn étai montè enne neût dains sai tchaimbratte et qu'èl aivâit menaïcie de lai décombrè s'elle raïlait : « A secoué ! » Le Diouedié saivâit, lu, ai quoi s'en teni mains vos se musès prou qu'è n'œuvrét pe lai gouerdge. Les Heurons di Pairpeuillat aïssannenn' quâsi, le djoué qu'elle bôlé<sup>199</sup>, le pouere bogre de lai Retenue qu'elle aivâit fâssement aïttiusè. C'ât po le côp qu'an boton chus le dôs<sup>200</sup> des Foyïns tot ço que se fesét de mâ lai neût. Çan feut, sains râte, enne petéte dyiere entre les doues ticœumenatès véjennes. Le Grand-Bailli ne raimouénné in pô lai paix qu'an enviain, â Pairpeuillat et en lai Retenue, enne compaignie de soudaïts que montenn' neût ai djoué lai diaïdge.

I n'aïe pe fâte de vôs dire que les tchicouenn' piaquenn' et que les laïneûts demouérenn' piain<sup>201</sup>.

\* \* \*

Mitenaint le cainp-voulaint — ou putôt le bé Guizi — étai bîn rébiè, se ce n'ât pai le véye Pairpi qu'è y étai airrainvie<sup>202</sup> d'aivoi predju un che bon vâlat que ne demaïndaït meïnme pus de gaidges. (E yi paidjenaït d'être aïvu bazardè ai câse de lu de sai piaïce de mére). Sai baïchate, bîn chur, lai djuene Mouenitiatte, s'aïttendaït ai revouere le bouebe qu'elle ainmaït aidé pus. Elle sentaït qu'è ne devâit pe être bîn loin et qu'elle le revoirrait tôt o taïd. Elle se demaïndaït meïnme se ce n'étai pe lu que des baïchates crayïnt aivoi vu. (Nian, elle eurbôlaït<sup>203</sup>, qu'elle se diaït aïprés, elles n'aïvïnt que sondgie çoli).

N'empouétche ! An ne saït djemaïs<sup>204</sup>, non pétes ? Tot peut enne fois airrivè... Elle drassé in soi enne étchïele, devaint lai fenêtre de sai tchaimbratte. Elle trïnné â pie lai bœûje<sup>205</sup> de yôte tchïn. Se son bél aimouéreûx s'aïmouennaït, lai Mirette n'aïbeïyerait pe, mains s'in Foyïn éprouvait de montè l'étchïele, elle heûlerait cman s'elle sentaït péssaïe lai moue<sup>206</sup>.

oiseau » se trouvait dans la cheminée, dans la grange ou dans « l'alloir » du grenier extérieur. On faisait claquer les volets et les barrières tournantes. Parfois — sur mon âme, c'est la vérité — on « appelait les matous », sur les toits. Une fille raconta qu'on l'avait embrassée au front, au milieu de la nuit. Une autre (la lune brillait) avait distingué une sorte de bête, sur « l'arche-banc ». Quand elle appela ses parents, l'animal (ou l'être humain) sauta par la fenêtre. (Ce n'était peut-être qu'un gros chat). Avant de sauter de haut en bas (affirma une autre fille), un petit homme se suspendit au « pense-mal » de la croisée de sa chambrette. Il aurait fallu que vous l'eussiez ouï « fuir bâton » dans le verger ! « Le diable n'est pas pis », si l'on avait jamais vu cela !

« A la fin du compte », la vie n'était plus supportable au village. Etait-ce aux revenants, ou aux Fouines de la Retenue, qu'on avait affaire au Parpaillot ? Les gens de cette communauté, à force d'en tant voir, « ribon marion », étaient honteux comme des chiens sans queue. Et voici une autre nouvelle bien drôle ! La Vouitiatte se retrouva dans un état intéressant. Le nouveau Conseil de la communauté avait décidé que si le fait se produisait encore une fois, on se débarrasserait d'elle d'une manière quelconque. Elle se tira d'affaire en soutenant qu'une Fouine était montée une nuit dans sa chambrette et avait menacé de se défaire d'elle si elle criait : « Au secours ! ». Le Diouedié, lui, savait à quoi s'en tenir, mais vous pensez bien qu'il n'ouvrit pas la bouche. Les Hérissons du Parpaillot assommèrent à demi le pauvre bougre de la Retenue qu'elle avait faussement accusé. C'est bien alors qu'on fit endosser aux Fouines tous les actes répréhensibles nocturnes. Il s'ensuivit, entre les deux communautés voisines, une petite guerre continuelle. Le Grand-Bailli ne rétablit un calme relatif qu'en envoyant, au Parpaillot ou à la Retenue, une compagnie de soldats qui, nuit et jour, firent bonne garde.

Je puis, n'est-ce pas, me dispenser de vous dire que les chicanes cessèrent et que les noctambules ne commirent plus de méfaits.

A présent le « camp volant » — ou plutôt le beau Guizi — était bien oublié, sauf par le vieux Pairpi qui souffrait d'avoir perdu un si bon domestique auquel on ne servait même plus de gages. (Il lui pardonnait d'avoir été privé de la mairie à cause de lui). Sa fille, bien sûr, la jeune Moniquette, espérait revoir le gars qu'elle aimait toujours davantage. Elle avait l'impression qu'il ne devait pas être bien éloigné et qu'elle le reverrait tôt ou tard. Elle se demandait même si ce n'était pas lui que des jeunes filles supposaient avoir vu. (Non, elle divaguait, se disait-elle ensuite, elles avaient rêvé cela).

N'importe ! On n'est jamais sûr de rien, n'est-ce pas ? Tout peut une fois arriver... Elle dressa un soir une échelle, devant la fenêtre de sa chambrette. Elle traîna au pied la niche de « leur » chien. Si son bel amoureux survenait, la Mirette n'aboierait pas, mais si une fouine



Lai Mouenitiatte fesét çoli doux trâs neûts de cheûte. An lai pitiatte di djoué, elle eurpouétchaît <sup>207</sup> l'étchiele dains le tchairi et repiaçaît lai mâjenatte di tchîn devaint l'ôtâ. In maitin, elle feut bîn ébâbi de vouere pai tiere, devaint lai fenêtre, lai cape de laine ai rouetchat <sup>208</sup> qu'elle aivaît fait et beillie â bé Guizi, l'année devaint, po son bon-An. Elle n'en saivaît récoure <sup>209</sup>. Cman ât-ce que c'te cape se pouéyaît bîn trovè li ? Elle aivaît sondgie qu'in bouebe de lai Retenue était montè dains sai tchaimbratte et l'aivaît rembraissie. An aivaît ôyu di brut aivâ et peus è s'était sâvè pai lai fenêtre. Çoli sâtaît és œîls mitenaint. Ce n'ât pe in sondge qu'elle aivaît fait.

Elle compreniét tot ço que s'était péssaie. Cetu que reveniaît, lai neût, djuere totes les souetches de métchaints toués és dgens di velaidge, c'était le bouebe que l'ainmaît taint et qu'elle en était dôbe <sup>210</sup>. C'était le pouere vâlat que les aivârecious Heurons, que les mentes de ceutte carmainiôle <sup>211</sup> de Vouitiatte et de ci fannie de Diouedié aivînt quâsi envie és Souennates. Po aimouennè le désouedre dains in velaidge, è ne fât qu'enne de ces gouïnes que tos les ciès vaint an son loquat, qu'in hanne que se léche mouennè pai enne tâlle fanne, qu'in Tieulé djaloux que lai piaice d'in âtre envoidje de drœumi. Ai câse de dînche trâs métchainnes dgens, tchétiun de nos se peut vouere envie in djoué â Chavère. Cetu qu'aivaît fait ces belles veillances de neût <sup>212</sup> pouéyaît bîn être ci pouere vâlat que les airtchies étînt venis râte in djoué et que se repaiyaît di mâ qu'an y aivaît fait. Po qu'an ne deviseuche pe que c'était lu, è s'en preniaît an très tus <sup>213</sup>. È n'aivaît pe fait de mâ, aiprés tot, és dgens, és tchevâx, és roudges-bêtes. Les tchîns et les tchaitts aissannès aivînt churement lai raîtche, et les dgerennes empojenès, lai tepie. S'in polain o l'âtre aivaît tchoi aivâ les roitches, ce n'ât pe le bouebe que les aivaît bousse. Tiu saît aiprés tot se ce n'était pe les Foyiïns o bîn des rôlous qu'aivînt freulè l'étrain des toits des lœudges et épaivurie les dgens lai neût. Dâs don, les sâvaïdges de lai Retenue en aivînt bîn fait de l'âtre. At-ce qu'an n'on pe eurtrovè bîn des grillats et des cicoutchattes qu'an tiudaît qu'étînt aivu voulès ? Elles aivînt sondgie, les baîchates que diïnt qu'in hanne était veni dains yôte tchaimbratte. En tot câs, ce n'en pouéyaît être le bé Guizi. El était craï bîn montè dains cetée de lai Mouenitiatte, o bîn tiétiuun aivaît trovè sai cape ai rouetchat et peus l'aivaît tchaimpè dedains pai lai fenêtre.

Lai baîchate â Pairpi aivaît son idée <sup>214</sup>. Que çan feuche yôte vâlat o bîn in Foyiïn o è n'an tchât tiu que feuche veni dains sai tchaimbre o qu'y euche tchaimpè lai cape, è reverait encoué rôlè â di toué de lai mâjon. L'étchiele et lai boëûje <sup>215</sup> di tchîn étînt rebotès tos les sois dôs lai fenêtre de lai tchaimbratte de lai Mouenitiatte. Elle ne se dévétaît pus po montè â yét et ne s'endrœuméchaît <sup>216</sup> qu'aiprés le segond tchaint di pou.

voulait monter l'échelle, elle hurlerait comme si elle sentait passer la mort.

La Moniquette agit ainsi quelques nuits de suite. A la piquette du jour, elle reportait l'échelle dans le hangar et replaçait la niche devant la maison. Un matin, elle fut bien surprise de voir sur le plancher, devant la fenêtre, le bonnet de laine à retroussis qu'elle avait tricoté et donné comme étrenne, l'année précédente, au beau Guizi. Elle n'en revenait pas ! Comment ce bonnet pouvait-il se trouver là ? Elle avait rêvé qu'un jeune homme de la Retenue était monté dans sa chambrette et l'avait embrassée. On avait entendu du bruit au rez-de-chaussée et il s'était enfui par la fenêtre. Cela sautait aux yeux à présent. Ce n'était pas un songe qu'elle avait eu.

Elle comprenait tout ce qui s'était passé. Celui qui revenait pendant la nuit jouer toutes sortes de niches aux gens du village, c'était le gars qui l'aimait tant et dont elle était si fort éprise. C'était le pauvre valet que les Hérissons avaricieux, que les mensonges de cette « carmagnole » de Vouitiatte et de ce Diouedié juponnier avaient presque envoyé aux « Sonnettes ». Pour faire naître le désordre dans un village, il suffit d'une de ces gouines au cadenas de laquelle vont toutes les clefs, d'un homme se laissant mener par une pareille créature, d'un Tieulé jaloux que les fonctions d'un autre homme empêchent de dormir. Par la méchanceté de trois semblables personnes, chacun risque de se voir envoyer un jour au pénitencier. Celui qui avait accompli ces beaux exploits nocturnes pouvait bien être ce pauvre valet que les archers étaient venus arrêter un jour et qui se vengeait du mal qu'on lui avait fait. Afin qu'on ne devinât pas qu'il s'agissait de lui, il s'attaquait à tout le monde. D'ailleurs, il n'avait point fait de mal aux gens, aux chevaux, aux bêtes à cornes (de race tachetée). Les chiens et les chats assommés étaient sûrement galeux, et les poules empoisonnées avaient la pépie. Si quelque poulain était chu du haut des rochers, ce n'est pas le jeune homme qui les avait poussés dans le vide. Qui sait du reste si les coupables n'étaient pas les Fouines, ou des vagabonds qui auraient roussillé la paille des toits des « loges » et effrayé les gens pendant la nuit ? Depuis lors, les vandales de la Retenue avaient bien commis d'autres actes de sauvagerie. N'a-t-on pas, au surplus, retrouvé des grelots et des clochettes, qu'on avait d'abord supposé avoir été volés. Elles avaient sans doute rêvé, les jeunes filles disant qu'un homme était entré dans leur chambrette. En tout cas, ce ne pouvait être le beau Guizi. Il était peut-être venu dans celle de la Moniquette, à moins qu'une personne n'ait retrouvé son bonnet à retroussis et ne l'ait jeté, par la fenêtre, à l'intérieur.

La fille du Pairpi avait un dessein. Leur ancien valet, une Fouine, ou le quidam ayant pénétré dans sa chambre ou ayant jeté le bonnet, ne manquerait pas de revenir rôder autour de la maison. L'échelle et la bauge du chien étaient remis, chaque soir, sous la fenêtre de la

Doues londges senaines se péssenn' dînche. In duemouenne lai neût <sup>217</sup>, vés les doux di maitîn, elle ôyét lai Mirette que pueraît bâlement d'aîje, cman tiaind qu'enne dgens qu'elle couenniéchaît bîn reveniaît an l'ôtâ. Dâs qu'elle tchoiyaît de sanne, lai djuene baîchate sâté aivâ le yét <sup>218</sup> po allè ravouétie pai lai fenêtre. E fesaît serre neût <sup>219</sup> et elle ne voyét ren. Elle teniét bon enne bouenne heure de temps et l'air frâtche <sup>220</sup> lai fouéché de s'allè recoutchie.

« Nôs sons tus aiche fôs l'un que l'âtre », qu'elle se pensé â bout d'enne boussè. « At-ce que l'ouere n'é pe aidé œûvie les dolaîjes et empouétchè les échannes des toits ? Les bêtes aint de tot temps predju grillats, baïchets o ciœutchattes, qu'an ne retrovaît pe aidé. Les bouebes aint aidé caquè enne fois o l'âtre és lâdes et couennè dains les tiués. Lai Roitche-és-Tchuattes n'é djemaîs piaquè de ré-touennè chéx fois yôs hieutchets... Nian, nian, nian, mon Guizi n'ât pe de ces sens-ci. » Lai baîchate s'allait ensemouillie. (Lai lenne aïcmençaît de beillie) <sup>221</sup>. Voili qu'elle ôyét mairmeûjie : « Mouenitiatte !... Mouenitiatte !... — Tiu c'ât qu'ât li ? » <sup>222</sup> qu'elle diét en réfréjenaint et en se rêteniaint de boussè in raîlet. « Ç'ât moi, Mouenitiatte. — Tiu moi ? — Le Guizi. — Due sèt beni ! T'és reveni ? — I ne seus djemaîs païtchi. — Qu'i seus aîje de te revouere !... Vîns dedains. » Le bé Guizi, qu'était détchâ enson l'étchiele, entré sains brut dains lait tchaimbratte. S'ès se rembraissenn', c'ât yôte aïffaïre et çoli nôs ne ravouète pe <sup>223</sup>. Qu'airîns-vos fait an yôte piaïce ?... Cman yos, n'ât-ce pe ? Et bîn, virans feuillat, o putôt ôyans-les tcheutcheïe.

« Te m'ainmes encoué, Mouenitiatte ? — Aidé pus, Guizi. Yet toi ? — At-ce çoli se demaïnde ? — Te n'és pe sentu, enne neût, que c'était moi qu'i te rembraissôs ? — E me l'aivaît sannè, et peus aïprès. i me musés <sup>224</sup> qu'i l'aivôs sondgie. »

\* \* \*

« Qu'és te musè, en trovaint mai cape dains tai tchaimbratte ? — I me seus dit, po aïcmencie, que t'étôs coïtchi dains le véjenet, et peus aïprès... — Et te devisôs djeûte... — Laïvou c'que t'étôs ? <sup>225</sup> (Lai Mouenitiatte tchaimpaît des laîgres d'aîje). <sup>226</sup> — Tiaind qu'i sâtés les pityes <sup>229</sup>, i m'embrués (te le dais saïvoi) dains enne épâsse eurvenue. I ne cheuyés pe enne laiye <sup>228</sup> mains i me sivés entre doues mésières <sup>229</sup>. Aïprès, i traidjés <sup>230</sup> dains le vivaidge di Paîgre és Foueyes. Dains les tïœumaînes de lai Retenue, i allôs d'enne belle tendue ! <sup>231</sup> S'i m'étôs trèbeutchie (les airtchies n'étînt pe bîn en derrie), s'i aivôs tchoi, l'ôjé était pris... — Pouere Guizi ! — Tiaind qu'ès me voyenn', dâs enson lai Beûje <sup>232</sup>, i tiudés bîn qu'ès me vœulînt raittraipè. — Alairme, Due ! <sup>233</sup> — S'i ne fesés pe de refu <sup>234</sup> (cman enne lievre pouércheuyè pai les tchîns de tcheusse), i en aïe fait des virevôs, tot le long di Cèneux-Yâde et di Peu des Vaïtches ! — Pouere aïfaint ! — I me craiyés bîn predju tiaind qu'i voyét d'âtres airtchies, vés le

chambrette de la Moniquette. Elle ne se dévêtait plus pour aller au lit et ne s'endormait qu'après le second chant du coq.

Deux longues semaines se passèrent ainsi. Un dimanche, vers deux heures du matin, elle ouït la Mirette qui pleurait d'aise, comme elle le faisait habituellement quand une personne bien connue revenait à la maison. Lors même qu'elle tombait de sommeil, la jeune fille sauta hors du lit pour aller regarder par la fenêtre. Les ténèbres étaient profondes et elle ne vit rien d'insolite. Elle attendit patiemment durant une longue heure, puis la fraîcheur de l'air la contraignit de regagner sa couche.

« Nous sommes tous aussi naïfs l'un que l'autre », pensa-t-elle au bout d'un moment. « Le vent n'a-t-il pas toujours ouvert les clédards et emporté les bardeaux des toits ? Le bétail a de tout temps perdu grelots, clochettes de fonte ou de bronze, qu'on ne retrouvait pas toujours. Les gars du village ont toujours heurté une fois ou l'autre aux volets et corné dans les cheminées. La Roche-aux-Chouettes n'a jamais cessé de répercuté six fois leurs hululements... Non, non, non, mon Guizi ne se trouve point dans ces parages. » La jeune fille était sur le point de s'assoupir. (La lune venait de se lever). Et voilà qu'on ouït murmurer : « Moniquette !... Moniquette ! — Qui donc est là ? » dit-elle en frémissant et en retenant un cri d'effroi. « C'est moi, Moniquette. — Qui moi ? — Le Guizi. — Dieu soit béni ! Tu est revenu ? — Je ne suis jamais parti. — Que je suis aise de te revoir !... Entre. » Le beau Guizi, qui était déchaussé au haut de l'échelle, entra sans bruit dans la chambrette. S'ils s'embrassèrent, c'est leur affaire et non la nôtre. A leur place, qu'auriez-vous fait ?... Comme eux, n'est-ce pas ? Eh bien, tournons feuillet, ou plutôt oyons-les chuchoter. « M'aimes-tu encore, Moniquette ? — Toujours davantage, Guizi. Et toi ? — Cela se demande-t-il ? — N'as-tu pas senti, une nuit, que c'était moi qui t'embrassais ? — Il me l'a semblé, puis après, je pensai que je l'avais rêvé. »

\* \* \*

Qu'as-tu pensé, en trouvant mon bonnet dans ta chambrette ? — J'ai d'abord supposé que tu étais caché dans le voisinage, puis... — Et tu devinais juste... — Où étais-tu donc ? (La Moniquette versait des larmes de joie). — Lorsque j'eus « sauté les piques », je m'engageai (tu ne dois pas l'ignorer) dans une épaisse revenue. Je ne suivis pas une « laiye » mais rampai entre deux « mésières ». Je me frayai ensuite un passage dans la haie vive du Parc-aux-Brebis. Dans les pâtures communes de la Retenue, j'allais « d'une belle tendue ». Si je m'étais achoppé, si j'étais chu (les archers me serraient de près), l'oiseau était pris... — Pauvre Guizi ! — Lorsqu'ils me virent, du haut de la Beuille, je crus bien qu'ils allaient me rejoindre. — Mon Dieu ! — Si je ne revins pas sur mes pas (comme un lièvre poursuivi par

Peut-Rœutchet. I reveniés chus mes péssès, i sâtés aivâ le Djé <sup>235</sup> és Sairraisins, et i me trovés tot d'in còp dains lai Combe-és-Tchïns. I étôs sâve <sup>236</sup>. — Cœument ? Chi prés di Pairpeuillat ? — I n'étôs pe loïn de lai Roitche-és-Tchuattes. I me seus fâfelè dains lai Bâme qu'ât devés-dedôs et c'ât li-dedains qu'i demouéré dâs don. — An m'on aidé dit qu'in aivâleu aivaît bouetchie le petchus qu'an y entre. — Ce n'ât que di graivie v'ât-ce qu'i me seus fait enne voueliere <sup>237</sup> d'aivô mon couté de baigate. Si n'étôs pe aivu lingrat <sup>238</sup>, éveûchenè et sa cman enne ételle (taint les dgens m'en aint fait), i n'airôs djemaïs pouéyu péssaie pai ci petchus. Mai pairôle de Due, è yé ric et rac <sup>239</sup> lai piaice po in petôs ! I aie bïn craiyu, in môment, qu'i y vœulôs demouéré pris cman in draivie dains lai bouécye d'enne pince. E foueche de m'étendre, i aie pouéyu tot de meïnme me trinnè djunque dains lai bâme. En rifaint enne lumatte, i seus aivu bïn ébâbi de vouere qu'i me trovôs dains enne bâme aiche grôsse qu'in môtie.

E y fesaît aiche ciaî que dains in foué. An y sentaît le baquemêusi. Lai câviene se devâit trovè droit dôs le velaidge di Pairpeuillat. (I m'en beillés en voidge, les djoués aiprés). An ôyaît, â quât d'heure, les afaints de l'écôle djuere an lai coitche-prate <sup>240</sup>, les fannes côtelè <sup>241</sup> â beuné o fri d'aivô yôs tapattes chus les échaipoueres. I ôyôs aïtot heûnè les tchevâx et vouijenè les polains <sup>242</sup>. — Te devôs grulè de froid dains c'te bâme ? — In djoué o doux. Des fois qu'i ne saivôs pu faire le tiu de pou <sup>243</sup>. — Cment t'en tirôs-te po maindgie ? — I n'en feus pe tot de meïnme rédut ai seucie mai grêche. — Çoli ne te pouétchaît pe pavou de ne pe aivoi de ciérance ? — A bout d'enne senaïne, i pouéyès m'éciérie, m'étchâdè et me péssè lai faim et lai soi. — Cment â diaîle és-te fait ? — En m'édaint des pies et des mains, i seus veni â còp <sup>244</sup> de grèpouennè aimont enne souetche de tiué que m'é mouennè, devise laivoué ?... Dôs le dyenie tchie le Tieulé. — At-é permis et pôssibye ? — En rôtaït in lavon (qu'i rebotôs en piaice aiprés), entre doux traïts, i pouéyôs m'allè aïssouetchi <sup>245</sup>, dains les entchétrons, de mie, de grainne, de frutes, de quoitcherats, de bacon et di réchte. Te comprends prou qu'i ne preniôs que le pô qu'è me faillaît et qu'i ne botôs fœus de mai dgeôle que de temps ai âtre. — Te ne trovôs pe le temps long dains tai bâme ? — Que chié. Et peus i aivô lai grie, de toi chutot et de lai lenne, di Tchïe-Pueçat <sup>246</sup>, des âtres étoiles, et çoli se ne demaïnde pe, di soroille. I étôs cman fô et è faillaît bïn me repaiyie de ço qu'an m'aivaît aïponju <sup>247</sup> po pouéyè me traquè fœus di velaidge et me faire ai mouennè en prijon. A djoué d'adjed'hœus, cetu que n'é pe de revirie <sup>248</sup> â predju. S'i aie hieutchie cman enne tchuatte <sup>249</sup>, siôtrè cman le tchétrou <sup>250</sup>, caquè és lâdes cman lai Moue, freulè l'étrain des toits, traît des pâx et œüvie les dolaïdjes, cman in reveniaïnt, c'était po faire djet és dgens <sup>251</sup>. — Qu'ât-ce que les tchait, les tchïns, les dgerennes, t'aivïnt fait pos les dïnche détrure ? — I ne saïs de quoi te veux djâsè. C'ât craï bïn le

les chiens de chasse), j'en ai fait des détours, tout le long du Cerneux-Claude et du Peu-des-Vaches ! — Pauvre enfant ! — Je me crus vraiment perdu, quand je vis d'autres archers, près du Vilain-Roc. Je revins sur mes pas et me trouvai soudain dans la Combe-aux-Chiens. J'étais sauvé. — Comment ? Si près du Parpaillot ? — Je n'étais pas loin de la Roche-aux-Chouettes. Je me suis fauilé dans la Baume se trouvant au-dessous et c'est là que je me suis tenu depuis. — J'ai toujours ouï dire qu'un éboulement avait obstrué le pertuis qui y conduit. — Ce n'est qu'une coulée de gravier où j'ai pu creuser une « voulière », avec mon couteau de poche. Si je n'avais pas été fluet, efflanqué et sec comme un copeau, je n'aurais jamais pu passer dans ce pertuis. Ma parole de Dieu, il y a « ric et rac » la place pour un putois ! J'ai cru, à un certain moment, que j'y resterais pris comme une taupe dans la boucle d'un piège. A force de m'étirer, je suis néanmoins parvenu à ramper jusque dans la « baume ». Après avoir frotté une allumette, je fus bien étonné de me trouver dans un antre aussi vaste qu'une église.

Il y faisait aussi clair que dans un four. On y sentait le remugle et le moisi. La caverne devait se trouver juste au-dessous du village du Parpaillot. (Je pus m'en rendre compte, les jours suivants). On oyait les enfants de l'école jouer au furet, pendant la récréation, les femmes causer à la fontaine ou frapper le linge avec leurs battoirs. J'oyais hennir les chevaux et crier doucement les poulains. — Tu devais sans doute grelotter, dans cette froide baume ? — Au début du moins. Parfois, je ne pouvais plus faire le cul de coq. — Comment t'es-tu tiré d'affaire, pour manger ? — Je ne fus tout de même pas contraint de sucer ma graisse. — Cela n'était-il pas effrayant d'être privé de lumière ? — Je pus bientôt m'éclairer, me chauffer, apaiser ma faim et éteindre ma soif. — Comment au diable y es-tu parvenu ? — En m'aidant des pieds et des mains, j'ai réussi à grimper dans une sorte de cheminée qui m'a conduit, devine où ?... Sous le grenier du Tieulé. — Est-ce permis et possible ? — En soulevant une planche (que je remplaçais ensuite entre deux solives), je pouvais aller m'approvisionner, dans les compartiments, de miel, de grains, de fruits séchés et autres, de lard, etc. Tu devines aisément que je n'emportais que le strict nécessaire et que je ne quittais ma geôle que de temps à autre. — Tu ne t'ennuyais pas dans la baume ? — Certes. Et j'avais la nostalgie, de toi surtout, de la lune, du « Char-Poucet », des autres étoiles, et cela ne se demande pas, du soleil. Je perdais un peu la tête et il fallait bien me venger de ce que l'on m'avait calomnié pour pouvoir me chasser hors du village et me faire emmener en prison. « Au jour d'aujourd'hui », celui qui n'est pas débrouillard est perdu. Si j'ai hululé comme une chouette, sifflé comme un châtreur, frappé aux volets comme la Mort, roussi la paille des toits, arraché des pieux et ouvert des « clé dards », comme un revenant, c'était pour semer

Gréjé, un de tes aimouéreûx, que les é décombrè. I aie mainquè de tchoir chus lu doux trâs côps, anmé lai neût. — C'ât churement lu qu'ât allè rembraissie des baïchates dains yôte yét. — An tot câs, i l'aie vu sâtè aivâ lai fenêtre de lai tchaimbratte de lai Mairie tchie le Tassou. Aiprés que les bouebes des doux velaidges aint aivu tcheusse <sup>252</sup> ensouenne, c'ât les Foyïns de lai Retenue qu'aint tripè les près et bâssè dains les tchamps des fins di Pairpeuillat et déticeuvie des toits d'échannes. Qu'ât-ce les dgens, aivaint tot çoli, aint bïn pouéyu aivoi contre moi ? — Te le saïs bïn. Es n'aint djemaïs ainmè les dgens étraïndges <sup>253</sup>, ai foueche qu'èls aint pavou de les vouere tchoir an yôte tchaïrdge. Mon pére, lu-meïnme, les voiyaît aïtot haiyi <sup>254</sup>. Le Tieulé, que vœulaît lai piaice de mére, les é anneussie contre toi. Le Gréjé, que tiudaît me mouennè féte, ât veni djaloux chus toi. Les bouebes et les baïchates n'aint pus saïvu te vouere non pus. Les hannes et les fannes t'aint pris po ïn cainp-voulaint. — Es saïvïnt bïn que nian. At-ce que mes païpies n'étïnt pe déposès ci ? Et peus, en djâsaint, at-ce qu'i ne rétouenne pe le vâdais ? <sup>255</sup> I seus ïn Tiôtiet <sup>256</sup> di fond di Vâ. — Les dgens sont bïn méchaints. Les bêtes ne le sont pe taint. — At-ce qu'an se méfie qu'i seus demouère à Pays et qu'i yôs aie djue tos ces méchaints toués ? — Es craiyant que t'és allè retrouvè lai rote de Sairraisïns qu'aivaît péssè pai les velles de lai tiaind que te t'étôs veni piédie tchie nos cman soïyou. — At-ce qu'è sont encoué montès contre moi ? — Le nové mére é bïntôt taint fait de son malïn qu'an s'ât vite repentu d'aivoi botè mon pére fœus de sai piaice. Es yôs enchrât <sup>257</sup> d'aivoi che mâl aidgi d'aivô toi que te n'aivôs djemaïs fait de mâ an niun. Lai Vouitiatte é djâsè dâs don. (Elle n'ât dje pe che croueye que côi). L'annèe péssèe, elle ât allè ïn djoué trovè le Graind-Beilli, an lai Mâjon di Pays. Elle n'é niun rantiusè. Elle é tot pris chus lée <sup>258</sup>. Elle é dit que c'était pai djalousie qu'elle aivaît dïnche djâsè contre toi. Elle en é aïtraipè po doux ans de chavère. An on botè ses ticœuniats en démontes. Es sont tchie les pus poueres dgens di velaidge »...

Les étoiles se mouétchïnt l'enne aiprés l'âtre. L'ouere di maitïn aïcmençaît de tirie. Les roudges-bêtes breuïllïnt dje dains les étâles. Le bé Guizi rembraïssé lai Mouenitiatte et s'en rallé pai laïvoué qu'èl était veni, c'ât-ai-dire pai lai fenêtre. E reboté l'étchiele dains le tchairi, lai boëûje di tchïn devaint lai mâjon, s'allé tyssie dôs le dyenie di Tieulé et redéschendét cman ïn raïchetiué le tiué de lai bâme...

...Lai neût aiprés, è reveniét pai le meïnme tchemïn dains lai tchaimbratte de lai baïchate â Pairpi. « I aie tot recontè an nos dgens », que yi diét lai Mouenitiatte. « Mon pére (dâs qu'è ne fât pe encoué criè : « You » !) ât d'aïvis que te revenieuches à Pairpeuillat, en bé pieïn djoué, cman se de ren n'était <sup>259</sup>. (Te véterés ces heïlons <sup>260</sup>, que t'aivôs léchie ci). — Paidé, graind pouenne <sup>261</sup>, qu'i veus reveni dains ci yue qu'an m'en on taint fait ! — Nos dgens ne dirïnt

l'effroi. — Pour ainsi les détruire, que t'avaient donc fait les chats, les chiens et les poules ? — Je ne sais de quoi tu veux parler... C'est peut-être le Gréjé, un de tes amoureux, qui les a « décombrés ». J'ai manqué de me trouver plusieurs fois nez à nez avec lui, au milieu de la nuit. — C'est probablement lui qui est allé embrasser des jeunes filles dans leur lit. — En tout cas, je l'ai vu sauter par la fenêtre de la chambrette de la Marie chez le Tassou. Depuis que les garçons des deux villages ont eu maille à partir ensemble, ce sont les Fouines de la Retenue qui ont foulé les prés et fouillé les champs des « finages » du Parpaillot et découvert les toits de bardeaux. Qu'est-ce que les gens, auparavant, pouvaient bien avoir à me reprocher ? — Tu le sais. Ils n'ont jamais aimé les gens forains, tant ils redoutent de les voir tomber à leur charge. Mon père lui-même les haïssait. Le Tieulé, qui brigua la place de maire, les a excités contre toi. Le Gréjé, qui essayait de me courtiser, te jalousait. Les garçons et les filles se sont ligués contre toi. Les hommes et les femmes t'ont pris pour un tzigane. — Ils savaient qu'il n'en était rien. Mes « papiers » n'étaient-ils pas déposés en ce lieu ? Et puis, quand je parle, n'ai-je pas l'accent « vâdais » ? Je suis un « Tiôtiet » du fond de la Vallée. — Les gens sont bien méchants. Les bêtes ne le sont pas autant. — Se méfie-t-on que je suis demeuré dans la contrée et que j'ai joué toutes ces méchantes farces ? — On croit que tu es allé retrouver la bande de Sarrasins qui passa dans le voisinage lorsque tu vins t'engager comme faucheur chez mes parents. — Sont-ils encore montés contre moi ? — Le nouveau maire s'enorgueillit tant de ses nouvelles fonctions qu'on se repentit vite d'avoir mis mon père hors de sa place. « Ils » regrettent d'avoir si mal agi à ton égard, car tu n'avais jamais fait de mal à personne. La Vouitiatte a parlé depuis lors. (Elle n'est pas aussi mauvaise qu'on le pensait). L'année dernière, elle s'est rendue un jour chez le Grand Bailli, à la Maison du Pays. Elle n'a accusé personne. Elle s'est reconnue seule coupable, déclarant t'avoir ainsi chargé par jalousie. On l'a condamnée à deux ans de pénitencier. Ses bâtards ont été adjugés au rabais aux plus pauvres gens de la commune »...

Les étoiles se « mouchaient » l'une après l'autre. Le vent du matin commençait à « tirer ». Les « rouges-bêtes » beuglaient déjà dans les étables. Le beau Guizi embrassa la Moniquette et s'en alla par où il était venu, c'est-à-dire par la fenêtre. Il reporta l'échelle dans le hangar, la niche du chien devant la maison, alla se glisser sous le grenier du Tieulé et redescendit comme un ramoneur dans la cheminée de la baume.

La nuit suivante, il revint par le même chemin dans la chambrette de la fille du Pairpi. « J'ai tout raconté à « nos gens », lui dit la Moniquette. Mon père désire (lors même qu'il ne faut pas crier prématurément : « You ! ») que tu reviennes au Parpaillot, en beau



pus nian se te me demaindôs en mairiaidge. — Yet toi ? — E y é belle écouene en vélat <sup>262</sup> que te saïs ço qu'i te répondrôs. — Te m'en veux taint dire... » ...

...Es souennaît médi, à cicœutchie di môtie, tiaind que le bé Guizi s'aimouenné â velaidge, le djoué aiprés. Enne voulèe de colons prevès viroyiënt devés-dechus de lu. Le brut de son retoué se beillé vite <sup>263</sup>. Les dgens le récriïnt djoueyeûsement dâs chus le seus de yôs pouetches...

...In mois aiprés, an tchaimpaît les bans <sup>264</sup> di Guizi et de lai Mouenitiatte. Cman le bouebe ne vœulaît pe allè ai dgindre <sup>265</sup>, ès se botenn' an yôte pain <sup>266</sup>. E n'allè pe long que le véye Pairpi retchoiyé mère di Pairpeuillat. C'ât dînche que vai le monde...

## Notes

- |  |   |
|--|---|
| <p>1 Le nom officiel de cette contrée est le Clos-du-Doubs ; les habitants et leurs voisins l'appellent avec raison « les Clos-du-Doubs, en français, et « les Ciôs-di-Doubs », en patois, c'est-à-dire les clos défrichés jadis dans les côtes du Doubs.</p> <p>2 Littéralement : c'est tout plein de pertuis.</p> <p>3 Litt. : qu'il y a le plus souvent juste de la place.</p> <p>4 ou « l'annèe de lai tchiere annèe », l'année de la chère année.</p> <p>5 ou jadis, suivant les lieux, <i>Béerne</i> ou <i>Bierne</i>.</p> <p>6 <i>râtes</i>, adjectif verbal, ou <i>râtès</i>, participe passé du v. arrêter.</p> <p>7 <i>eurticœwvie</i>, pour <i>reticœwvie</i>, recouvert.</p> <p>8 Litt. : de petit-z-en petit.</p> <p>9 Litt. : Depuis voilà il y a quelque temps.</p> <p>10 <i>meurdgie</i>, « murgier », tas de déblais, de débris ; tas de pierres provenant d'un défrichement.</p> <p>11 Litt. : au jour d'aujourd'hui.</p> <p>12 Litt. : dans nos coins et recoins.</p> <p>13 « briques » = éclats ; carron = brique ; <i>voulè en brétyes</i>, voler en éclats.</p> <p>14 <i>haitche</i>, cognée ; <i>haitchatte</i>, hache, hachette.</p> <p>15 camps-volants, tziganes, nomades, Sarrasins, ou <i>Bohémiens</i>.</p> | <p>16 chaudronniers ou étameurs ambulants.</p> <p>17 au printemps ou en automne.</p> <p>18 surnom des gens du village imaginaire de « Parpillot » (ou de Pappillon).</p> <p>19 Ici : les tziganes.</p> <p>20 <i>mé</i> ou <i>graindge</i>, mas ou grange, ferme, métairie.</p> <p>21 <i>s'aissôtè</i>, s'abriter de la pluie ; <i>s'aivrissie</i>, s'abriter du vent.</p> <p>22 Ici : des escargots, des limaces ; ou des <i>coqueréyes</i>, des <i>coqueréyattes</i>.</p> <p>23 ou des <i>bourrelats</i> (Les Bois) ; le <i>bourrelat és mouetches</i>, la fausse orange.</p> <p>24 ou de <i>lai guenatte</i> (Les Bois), des baies de sorbier, etc.</p> <p>25 <i>non pêtes ?</i> n'est-ce pas, vous ? <i>non pés ?</i> n'est-ce pas, toi ?</p> <p>26 Litt. : qui avaient des fois des jeunes.</p> <p>27 <i>repiait</i> ou <i>piain</i>, replat, petit plateau d'une côte.</p> <p>28 bêtes à cornes au pelage rouge et blanc, etc.</p> <p>29 <i>lèves</i>, <i>deûte</i>, <i>pieres rosses</i>, dalles nacrées.</p> <p>30 côtés d'est, de sud, d'ouest, de nord.</p> <p>31 <i>noue</i> s. f. terre humide, quelque peu marécageuse.</p> <p>32 terrain marécageux, marais.</p> |
|--|---|

plein jour, comme si rien ne s'était passé. (Tu mettras ces vêtements, que tu avais laissés ici). — Parbleu, « grand'peine », que je reviendrai en un lieu où l'on m'a tant fait souffrir ! — Mes parents ne répondraient pas non si tu me demandais en mariage. — Et toi ? — Il y a belle lurette que tu connais la réponse que je te donnerai. — Tu m'en diras tant... »

...Il sonnait midi, au clocher de l'église, lorsque, le jour après, le beau Guizi fit son entrée au village. Une volée de pigeons domestiques tournoyaient au-dessus de lui. La nouvelle de son retour se répandit vite. Les gens le hélaiement joyeusement du seuil de leurs portes...

...Un mois après « on jetait les bans » du Guizi et de la Moniquette. Comme le jeune homme ne voulait pas « aller à gendre », ils « se mirent à leur pain ». Peu de temps s'écoula avant que le vieux Pairpi fût réélu à la mairie. Ainsi va le monde...

- |  |  |
|--|--|
| <p>33 terrain rocailleux, dont les rocs affleurent.</p> <p>34 pâture ; Peuchapatte = pâture de Chapatte, etc.</p> <p>35 poil de chien = très court gazon ; museaux de chiens = pointes de rocs affleurant.</p> <p>36 <i>ruaidge</i>, réage = territoire de la commune.</p> <p>37 <i>raindzie</i>, <i>baïrre</i>, <i>haïdge</i> = haie.</p> <p>38 <i>Foïyîn</i> (Clos-du-Doubs, etc.), <i>Fouïin</i> (Les Bois) = Fouine. Ici : surnom des gens de la Retenue.</p> <p>39 Litt. : selon le vent qui tirait.</p> <p>40 <i>les énoubyes</i> (des nuages chassés par le vent).</p> <p>41 <i>de lai sâ</i>, du sel ; sel est du genre féminin, en patois.</p> <p>42 Ils leur disaient : « <i>Housse</i> » ! (de l'allemand <i>Heraus</i> ! Sors ! Dehors !) comme on le dit à un chien que l'on chasse.</p> <p>43 <i>semonju</i> ou <i>œuffie</i>, offert, proposé.</p> <p>44 <i>èls ailouxînt</i>, ou <i>èls anneussînt</i>, ils excitaient (leurs chiens).</p> <p>45 Litt. : Les « plaideurs et les plaidés », les embaucheurs et les engagés.</p> <p>46 Litt. : voyaient du pays.</p> <p>47 <i>tchioni</i>, le plus petit d'une nichée, d'une portée.</p> <p>48 <i>aivâlès</i> s. f. ou <i>aivâleu</i>, éboulement, glissement de terre, de neige, grande quantité de neige, de fruits, etc.</p> <p>49 <i>Les bés</i> = les bas, la plaine ; <i>les hâts</i> = les hauteurs, la montagne.</p> | <p>50 qui écoute patiemment et obéit docilement.</p> <p>51 sans « déborner » et sans « déjoindre » = sans arrêt, sans repos.</p> <p>52 ou « à raie nuit », <i>ai roue neût</i> ; an <i>lai roue di djoué</i>, ou <i>ai roue djoué</i>, à l'aube, à la « raie du jour », « à raie jour ».</p> <p>53 <i>souetat</i>, gourdin ; ici : perche recourbée servant de fléau primitif.</p> <p>54 Litt. : creuser aux « pommettes », creuser aux pommes de terre.</p> <p>55 « accorder » = s'accorder ; ici : battre en cadence.</p> <p>56 en « férissant » ; participe présent du verbe férir qui, en patois, se conjugue à tous les temps.</p> <p>57 une « chaude », une « suée », ou <i>enne chuèe</i>.</p> <p>58 On forme une sorte d'andain qu'on bat, qu'on tourne, une « bille ».</p> <p>59 <i>âtye</i> (Clos-du-Doubs), ou <i>vouetche</i> (ancienne Montagne des Bois), quelque chose.</p> <p>60 Litt. : On n'avait pas besoin.</p> <p>61 <i>Lâis</i> ! Las ! ou Hélas ! <i>Lâis moi</i> ! ou <i>Las moi</i> ! Las moi ! Hélas moi ! <i>Lâie Due</i> ! Las Dieu ! surnom des gens de Goumois.</p> <p>62 Baigner, et non se baigner, dit-on en patois.</p> <p>63 <i>dgenonyes</i> (Clos-du-Doubs, Ajoie), <i>dgeronyes</i> (Les Bois, etc.), genoux.</p> <p>64 <i>tchaïpujie</i>, couper, menuiser du bois.</p> |
|--|--|

- 65 ou *Diaïle m'empouétche!* Diable m'emporte!
- 66 ou *monnieres, târpières, etc.*, taupinières.
- 67 « barres », clôtures, haies.
- 68 ou *teurmés, tombereaux, tonneaux d'arrosage.*
- 69 pelle à rigoles, à tourbières, très étroite, à bords relevés.
- 70 Litt.: tout le large du coin (de terre).
- 71 « peleur », écobue, pioche pour enlever les herbes, les racines et une certaine quantité de terre; on emploie parfois un « *lombai(d)* », sorte de « piochard » à deux pioches.
- 72 petite meule; on y brûle les mottes sur un fagot (*faigat, féchîn, féssîn, féchenne, s. f.*)
- 73 *doucîn, vain (ainnne), târe*, friable, tendre, légère, douce.
- 74 *écôsseurs* (de haricots, etc.), batteurs en grange.
- 75 c'est-à-dire *les écriaintes.*
- 76 Litt.: était aussi de bonne élève.
- 77 *bontemps, premie temps, païtchi-fœus* = printemps.
- 78 ou *qu'ès n'aivînt aivéjies de le faire*; litt.: qu'ils n'avaient accoutumé de le faire; qu'ils n'étaient accoutumés de le faire.
- 79 ils se fâchèrent.
- 80 « à traire » = à « tirer », à montrer (les cornes).
- 81 Litt.: le bruit se donna.
- 82 Litt.: qu'il menait fête (à la petite Monique).
- 83 ou *ne voiyait pe haiyi*, ne détestait pas, ne haïssait point.
- 84 sorte de panier bas en lamelles de charme, etc., nommé encore, selon les lieux, *tchairpenne, tchairpingne* (charpigne, en vieux français).
- 85 gigue: ici: violon.
- 86 le soir des Beignets du dernier jour de la fenaison, où l'on sert à la famille et aux ouvriers un souper copieusement arrosé et force beignets « aux genoux » et autres.
- 87 *malerie, marlie*, suivant les lieux, moindre, maladif, maigrelet, faible.
- 88 *âye, âye, ô*, suivant les lieux, oui.
- 89 avec sa compagne, avec son « instrument », avec son ustensile.
- 90 *Dâs ci en delai, danpie*, « depuis ici en delà », à l'avenir, dorénavant.
- 91 Litt.: que les gens du village menaient déjà large.
- 92 Litt.: ne pouvait tout de même pas être pour le nez d'un valet.
- 93 *wandreckséle*, de l'allemand *Wander-gesell*, trimardeur.
- 94 Litt.: Il aurait encore regardé à deux coups.
- 95 *Le Tieulé*, surnom signifiant le Ni-gaud.
- 96 « La N.-D. veilleuse », la N.-D. de septembre (8 septembre).
- 97 Je te le dis carrément.
- 98 Litt.: Vous tenez le lit.
- 99 Litt.: Les gens me dévorent.
- 100 Litt.: « quel affaire » car ce nom est ici du genre masculin.
- 101 Ici: être *eurnommé*, pour être *renommé*, être réélu.
- 102 Surnom du soleil; personnage légendaire auquel on fait souvent allusion.
- 103 Litt.: Nous te materons et recuirons déjà bien.
- 104 Litt.: Va bailler la seconde donnée aux rouges bêtes.
- 105 Litt.: ...au derrière (ou dernier) de la veillée.
- 106 Litt.: ...en commençant de prendre le Guizi à la bonne.
- 107 Litt.: Il n'y eut rien à faire.
- 108 Litt.: Si tu comptes sur notre fille.
- 109 Au domaine clôturé des aulnes; lieu dit, au Cerneux-Godat.
- 110 Litt.: ...que d'argent de prêté.
- 111 Litt.: Nous ne ferons rien contre vos idées.
- 112 Litt.: Tout sûr qu'oui; variante: *tot chu qu'ô*.
- 113 *couincenou (se)*, lent et malhabile.
- 114 Litt.: Si ce n'était le dire des gens.
- 115 Forme réaliste du dicton: Chacun doit balayer devant sa porte.
- 116 Litt.: ...nous ferons un écrit.
- 117 Litt.: C'est toujours bon à dire.
- 118 Litt.: ne voulait pas traîner de s'en donner garde.
- 119 « bazardé » = culbuté, renversé.
- 120 Litt.: C'est encore ainsi.
- 121 le *Mâtan*, Satan, le mauvais temps, la foudre.
- 122 Litt.: Il n'y avait pas un mois qu'il était (ou avait) chu maire.
- 123 Litt.: Si le vieux Pairpi s'est bouté en tête de...
- 124 Litt.: il a bien mal combiné (son affaire).

- 125 Allusion à un conte. Une variante parle de « la queue cuite ».
- 126 Une bête — ou une personne — de « bon aigrun » est en bonne santé, de bonne complexion.
- 127 Il suffit de s'en débarrasser en le tuant.
- 128 aux « Sonnettes », au pénitencier ; de l'allemand *Schallenwerk* ; on dit plus communément à *chalvère* ; on mettait jadis, à Berne, des sonnettes aux genoux des forçats.
- 129 *bâssain*, jumeau ; *bâssainne*, jumelle ; diminutifs : *bassenat*, *bassenatte*.
- 130 Il faut que la communauté prenne la décision de la mettre à mort.
- 131 levier, petite gerbe, javelle. Être au bout de sa vie.
- 132 Litt. : des cerises au diable, des baies de parissettes, de belladone.
- 133 des griottes.
- 134 *biassenie*, poirier sauvage ; *biasson*, poire sauvage.
- 135 Litt. : jusque quand il tirera les derniers.
- 136 Litt. : Il donnerait de beaux braillements.
- 137 Chien d'étameur (ou de chaudronnier) ambulante, mon ami ! Juron.
- 138 Surnom signifiant la Souillon.
- 139 Litt. : La Souillon est de nouveau garnie (enceinte).
- 140 Litt. : Elle n'aura point de nouveau le bouquet (ne sera point de nouveau grosse).
- 141 Litt. : Nous lui en ferons passer l'odeur (de ce bouquet), l'envie d'être engrossée.
- 142 *des ambres*, ou *des aimères*, des framboises.
- 143 suivant les lieux : *des conseillies*, *des consoillies*, *des amboués*.
- 144 Litt. : le diable avait « écuït » de lui.
- 145 Variante : ...*le diable avait pavou de lu*.
- 146 ou *le bacu*, la cahute, la cabane.
- 147 Ici : la demeure officielle du Grand Bailli, la Préfecture.
- 148 Bourrelets saillants au premier quart, à la moitié, aux trois quarts et au haut d'une corbeille ; *rouetchat*, diminutif de *rouetche*, verge servant de lien.
- 149 ...de hurler — en accouchant — comme un chiffonnier qui crie : « Aux pattes » !... « Aux pattes » !... (Aux chiffons !... Aux chiffons !...)
- 150 Litt. : ...les juges les dressèrent les deux (oreilles).
- 151 Litt. : qu'on se fia à lui.
- 152 Litt. : ...comme qu'on le crie...
- 153 il allait très vite, comme un « quinet » projeté avec un bâton.
- 154 Litt. : il vint au coup de..., il vint à bout...
- 155 Litt. : Dieu sait là où ; on dit aussi : *Dieu sait laivou*.
- 156 Litt. : sur les bois de joux blanche ou noire.
- 157 les terriers des blaireaux.
- 158 dans la plaine ou sur les plateaux, les renards ont des terriers ; dans les côtes, ils tirent parti des pertuis de rochers.
- 159 ou *les baincs d'aichates*, les bancs d'abeilles, sur lesquels se placent les ruches (*bœusses* et *bœussons*).
- 160 Litt. : et ni par les « villes » de là (par les lieux habités de là-bas).
- 161 était délaissée, abandonnée.
- 162 sorte de fourche à deux dents de fer, pour empêcher un « clédard » ou un char de s'ouvrir ou de reculer.
- 163 *dolèje*, *gâtre*, « clédard », barrière tournante.
- 164 Litt. : ...allèrent au dommage.
- 165 *dgeurni* (Ajoie, Clos-du-Doubs), *dge-lennie* (Les Bois), poulailler.
- 166 *lisse*, traverse reliant deux poteaux.
- 167 et 168 perches jumelées inclinées, posées sur des pieux croisés, de hauteurs différentes, dans les clôtures dites « barres de couche ».
- 169 paire de chaînettes fixées d'un côté à un anneau passé à la tête du rimon, et de l'autre attachées aux colliers de deux chevaux. *Enne coulaïn-nèe*, une kyrielle, nombre de gens, etc., défilant.
- 170 â-di-toué, â toué, « au-du-tour », autour.
- 171 *entresigne* s. m., présage de mort.
- 172 ou *dâs roue-neût ai roue-djoué*.
- 173 un être long et efflanqué.
- 174 pelletier ; ici : tailleur.
- 175 Litt. : de par lui = seul.
- 176 Litt. : pour se repayer du mal..., pour se venger du mal...
- 177 les Albriches ou les Alboches, les Suisses allemands.
- 178 On l'avait conduit devant les juges.
- 179 Litt. : par de gros mensonges ; *mente*, mensonge, est du g. féminin.
- 180 *ansouenne*, ou *an lai fois*, ensemble.

- 181 se ne surent plus voir, ou *se ne saïtchenn' pus vouere*.
- 182 C'est une véritable haine qu'ils eurent bientôt l'un pour l'autre.
- 183 Aller manger des «wecks», (des «véques», des brioches), c'est aller devant le juge.
- 184 on heurtait, on frappait; *an taquait, an friait, an caquait, an tapait; taquè*, produire un bruit sec en passant le fil de la trame dans la chaîne et, pour en faire un tissu serré, le pousser avec le battant.
- 185 *tâlvanne* s. f., pignon, cloison, de bois.
- 186 *mâlôjé*, oiseau de mauvais augure, méchante personne.
- 187 *l'allou*, «l'alloor», vestibule du grenier, corridor de l'étage.
- 188 imiter le miaulement de la chatte en rut.
- 189 Litt.: la lune donnait, baillait.
- 190 ou *maïrtche-bainc*, bahut servant aussi de siège.
- 191 Litt.: appeler leurs gens (ses parents).
- 192 Litt.: sauter aval la fenêtre.
- 193 se suspendit au rebord intérieur de la fenêtre.
- 194 «fuir bâton», courir très vite.
- 195 Bref, ou finalement.
- 196 *ribon marion*, bon gré mal gré.
- 197 Litt.: Et puis en revoici bien d'une autre.
- 198 Litt.: ...se retrouva de nouveau épaisse.
- 199 Litt.: le jour qu'elle «boula» (qu'elle roula, qu'elle tomba).
- 200 Litt.: C'est pour le coup qu'on mit sur le dos des...
- 201 Litt.: et que les «la nuit» demeurèrent plain.
- 202 Litt.: auquel il était dur...
- 203 Litt.: elle reboulait (*elle eurbôlait*).
- 204 Litt.: On ne sait jamais.
- 205 La bauge, la niche du chien.
- 206 On croit que les chiens hurlent, lorsqu'ils sentent que la mort va emporter un membre de la famille de leur maître.
- 207 *elle eurpouétchait* ou *elle rpouétchait*.
- 208 *rouetchat*, retroussis du bord d'un bonnet, bordure de bas, saillant extérieur indiquant les étages d'un bâtiment. Voir la note 148.
- 209 Litt.: elle n'en savait rebattre (*ré-coure*).
- 210 Litt.: et qu'elle en était folle.
- 211 Carmagnole, sorte de veste apportée à Paris par les fédérés marseillais. Ici: fille trop délurée.
- 212 Litt., avec un sens péjoratif: ...ces belles vaillances de nuit.
- 213 Litt.: il s'en prenait à très tous.
- 214 *idée* est, suivant le sens, du genre masculin ou du genre féminin. Ainsi dira-t-on: *bote-le in idée pus prés, enne* (parfois *in*) *idée cman enne* (parfois *in*) *âtre*, c'est une idée comme une autre.
- 215 *bœûje* s. f., loge à bétail, niche de chien, nid d'écureuil, bauge de sanglier, bauge sale, passage dans une haie ou un fourré.
- 216 ou *s'endrœumait*, s'endormir.
- 217 Litt.: Un dimanche la nuit.
- 218 Litt.: ...sauta aval le lit.
- 219 Litt.: Il faisait serre nuit.
- 220 Air est, suivant le sens et les lieux, du g. masc. ou du g. fém.; *èl é in métchaint l'air*, il a un mauvais air, l'air méchant; *enne bouenne air*, un bon air (à respirer).
- 221 Litt.: La lune commençait de bailler (donner).
- 222 Litt.: Qui c'est qu'est là?
- 223 Litt.: Cela nous ne regarde pas.
- 224 Litt.: je me musai = je me pensai.
- 225 Litt.: Là où c'que t'étais, ou *v'ât c'que t'étois*, là, ou tu étais, ou où est-ce que tu étais.
- 226 Litt.: ...jetais des larmes d'aise.
- 227 franchir le pas dangereux.
- 228 *enne laiye*, une piste dans les bois, etc.
- 229 deux andains de rameaux dans une coupe rase (*bôlée* s. f.)
- 230 *traidgie* v. se frayer un passage; *traïyie*, enjamber; *enne traïyie* s. f., une enjambée; *in hanne ât encoué bon taint qu'è peut traïyie enne beûtche d'étrain* = Un homme est encore apte à procréer tant qu'il peut enjamber un fétu de paille.
- 231 *d'enne belle tendue*, avec une grande vitesse.
- 232 La colline, le crêt, la hauteur culminante.
- 233 Litt.: Alarme, Dieu! ou *Ailâirme de Due!* ou *Ailâirme, mon Due!*
- 234 Litt.: Si je ne fis pas de refus, si je ne rebroussai pas chemin.
- 235 *dgé* s. m., couloir, glissoire, pour y descendre du bois, du foin.
- 236 *sâf*, sauf; *sâvè*, sauvé, sauver.

- 237 *vouliere*, « volière », ouverture d'une ruche d'abeilles.
- 238 *l'ingrat*, fluet, diminutif de *l'ingre*, élané, svelte.
- 239 *ric et rac*, tout juste.
- 240 *djue de lai coitche prate* (jeu de la cache-petite pierre), ou *de lai coitche-meïllatte*, sorte de jeu de furet.
- 241 *côtelè*, causer ; le lieu où l'on cause est le *côté* ou le *côtère*.
- 242 Suivant les lieux, le *souéraindge* est le poulain en général, et *lai souéraindge*, le poulain femelle ; suivant les lieux aussi, *lai poutre* est la jument, ou le poulain femelle ; diminutif : *poutratte*.
- 243 rapprocher les doigts du pouce pour recevoir un coup de fêrule.
- 244 Litt. : je suis venu au coup = j'ai réussi, je suis parvenu.
- 245 Litt. : je pouvais aller m'assortir.
- 246 du « Char-Poucet » = de la Grande Ourse.
- 247 Litt. : de ce que l'on m'avait « ap-pondu ».
- 248 ou *que ne saît pe se revirie*, celui qui n'est pas débrouillard, qui n'est pas habile.
- 249 On a cru longtemps que c'était, non une chouette mais un revenant, le *hieutcherat*, le hucheur, qui hululait.
- 250 Le châteur annonçait autrefois son passage en modulant dans une sorte de disque.
- 251 *faire djet*, effrayer ; *i aie djet*, je suis effrayé ; *édjèchenè*, effrayer.
- 252 Litt. : ...ont eu chasse, *se sont pris de tcheusse*, se sont chicanés.
- 253 Litt. : les gens étranges, les étrangers, le g. forains.
- 254 Litt. : ...les voyait haïs.
- 255 Litt. : est-ce que je ne retonne pas le vâdais ? (ne répercute pas).
- 256 *Tiôtiet*, surnom des gens du Val Terbi qui disent tye pour que.
- 257 Litt. : Il leur encroît (ils regrettent vivement).
- 258 Litt. : Elle a tout pris sur elle (s'est chargée de toutes les fautes).
- 259 Litt. : comme si de rien n'était.
- 260 *heïllon* vêtement, n'a donc pas le même sens que le mot français hail-lon.
- 261 Litt. : Parbleu, grand'peine = Vous n'y pensez pas ?
- 262 Litt. : Il y a belle corne à petit veau.
- 263 Litt. : Le bruit de son retour se donna vite.
- 264 Litt. : on jeta les bans, un publia les bans de mariage.
- 265 « Aller à gendre » = aller demeurer chez les beaux-parents.
- 266 « Se mettre à son pain », se mettre dans son propre ménage, faire feu séparé.

